HISTOIRE
Du Roi Splendide
et de la Princesse
HETEROCLITE.
Premier Partie.

1748

HISTOIRE
DU ROY SPLENDIDE, ET DE LA PRINCESSE HETEROCLITE.
PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Du caractere des Fainéanciens & des Sylphes.

AU milieu de l'Affrique, entre *l'Ethiopie*, au Nord, *le Royaume de Macaco* au Sud, la Côte de *Zanguebar* à l'Orient, & *la Riviere des Capons* à l'Occident, eſt

une vaſte contrée inconnue à préſent aux plus habiles Géographes. Ce Pays le plus beau & le plus fertile qu'il y eut au monde, contenoit autrefois un vaſte Empire appellé le Royaume de *Faineancie*. Aucun Mortel ne peut ſe vanter d'avoir voyagé dans cette heureuſe contrée, & il ſeroit inutile d'entreprendre aujourd'hui d'y parvenir; les Peuples qui l'habitoient ſe ſont diſperſés depuis pluſieurs ſiécles dans différens climats de l'Univers.

Dans le tems que ce charmant empire étoit dans tout ſon éclat, heureux ceux qui pouvoient y fixer leur ſéjour

& être admis au rang des Citoyens de la Ville capitale. Avant que d'avoir cet avantage il falloit ſe donner quelque peine, mais qui ne gênoit pas infiniment l'eſprit. On étoit obligé de demeurer ſur les confins de l'Empire, & les regards de ceux qui étoient honorés de cet emploi, avoient la vertu de diminuer conſidérablement la quantité des choſes qui paſſoient, & ce qui y manquoit après cela, ſe trouvoit auſſi-tôt tranſporté chez les plus anciens Citoyens de la Ville capitale.

Après que l'on avoit été quelque tems à regarder ainſi ſur les frontieres, on étoit

admis dans la grande Ville. C'eſt-là que tous les plaiſirs ſe préſentoient en foule à tous les ſens. Des ſons enchanteurs tenoient dans un raviſſement perpétuel ; un Printemps éternel embéliſſoit de vaſtes jardins, ſéjour de l'Amour heureux & azyle de la Volupté la plus parfaite. Mais ce qui flattoit le plus le goût des Habitans de cet Empire, c'eſt que les mêts les plus délicats & les plus rares s'offroient ſans ceſſe à leur appétit toujours renaiſſant, & des vins de toute eſpece n'appaiſoient que pour un moment leur ſoif toujours nouvelle.

Ces Mortels heureux n'a-

voient d'autre peine, quand ils étoient parvenus dans la Capitale de l'Empire, que celle de s'aſſembler quelquefois & de former ſur du papier quelques chiffres & quelques caracteres magiques, qu'ils envoyoient à ceux qui gardoient les Frontieres. La lecture de cette eſpéce de Taliſmans leur éclairciſſoit la vûe & en augmentoit ſi fort la vertu, que dans l'inſtant toutes les richeſſes du monde ſe trouvoient dans leurs Palais.

Les Faineanciens avoient naturellement autant d'eſprit que les autres hommes, mais ils ne s'embaraſſoient pas du ſoin de le cultiver. Il leur pa-

roiſſoit très-inutile de ſçavoir ce que les autres avoient penſé, & de lire ce que l'on avoit écrit avant eux. L'homme le plus habile ne peut ſçavoir qu'une partie de ces choſes, & comme les Faineanciens vouloient atteindre à la perfection, ou ne s'en pas mêler, ils aimoient mieux n'en rien ſçavoir du tout, que de les apprendre ſeulement à demi. Les plus curieux recevoient ſeulement chez eux quelques Habitans des Villes voiſines qui leur diſoient leur avis ſur ce qui ſe paſſoit, ils s'en tenoient à leur déciſion, & la donnoit dans le monde comme leur ſentiment particu-

lier. Ils avoient d'ailleurs des exemples qui leur avoient enſeigné à ne pas entreprendre de trop vaſtes projets pour l'eſprit : Quelques-uns d'entr'eux ayant voulu pouſſer trop loin leur génie, leurs productions ſeules avoient penſé gâter les plus belles choſes.

Les femmes, dans cet Empire, ſe croyoient infiniment d'eſprit, parce qu'elles en en avoient plus que leurs maris ; elles décidoient en Souveraines ſur tous les ouvrages, & croyoient donner le ton au bon goût. Leurs appartemens étoient ſuperbes & rien n'étoit mieux entendu

que leur ajuſtement. Mais ſi elles brilloient dans leurs Palais, elles étoient effacées en public par des Peuples pour leſquels elles avoient une antipathie ſans égale.

Ces Peuples étoient les *Sylphes*, Eſprits Aëriens qui régnoient au-deſſus de l'Empire de *Fainéancie*. Cette Nation, la plus ancienne de l'univers, étoit fiere & regardoit les Fainéanciens d'un air de ſupériorité qui ne leur plaiſoit point du tout. Dans les ſpectacles ou dans les promenades, s'il ſe trouvoit une *Sylphide*, tout le monde l'entouroit pour l'admirer & lui faire ſa cour ; les *Fainéancie-*

nes les plus brillantes étoient abandonnées,& leur préſomption naturelle avoit beau faire des efforts, elle étoit obligée de céder.

Il arrivoit ſouvent néanmoins que les Sylphes s'allioient aux plus puiſſans des Habitans de Fainéancie. Alors les filles qui épouſoient des Sylphes prenoient leur rang & leur fierté; & les Sylphides qui s'allioient aux Fainéanciens conſervoient la derniere de ces deux qualités, & faiſoient enrager leurs maris: telle étoit la regle qui s'obſervoit avec la derniere exactitude.

CHAPITRE II.

Caractere de Splendide, Roy de Faineancie : Du grand deſſein qu'il forma, & des conſeils qu'il reçût à ce ſujet.

DAns cet admirable Empire, regnoit une fois un Roi le plus puiſſant qui eût jamais porté la couronne. Il ſe nommoit *Splendide*, & ne tenoit pas ce nom de ces Ancêtres. Les Faineanciens le lui avoient donné à cauſe de ſes qualités perſonnelles. La nature avoit raſſemblé dans la perſonne de ce Prin-

ce toutes les vertus qui pouvoient lui faire mériter un nom auſſi auguſte.

Ce Roi avoit environ trente ans, il étoit d'une taille médiocre, ſon viſage étoit frais & vermeil, & ſes yeux brilloient d'une ſatisfaction parfaite. Il poſſédoit une qualité bien remarquable, & qui n'étoit donnée qu'à ceux qui parvenoient à l'Empire, c'eſt que ſon goſier s'élargiſſoit de deux pouces & demi quand il avaloit, & s'allongeoit de près de cinq quand il buvoit. Sa pance majeſtueuſe égaloit preſque ſes genoux lorſqu'il étoit aſſis, & quand il vouloit ſe promener à pied, les

femmes les plus distinguées avoient le droit de lui porter le ventre chacune à leur tour.

Son caractere étoit excellent : d'une humeur douce & facile, rien ne l'inquiétoit. Pourvû que sa table fut bien servie, il ne s'embarrassoit pas des prérogatives de son rang. La fierté est ordinairement fille de la bétise. Un homme élevé par son rang ou par ses richesses, qui voit qu'il a toujours du dessous dans les conversations, n'écoute pas (il a vû cent fois que cela lui devenoit inutile) il ne répond que par une monosilabes, & regarde les autres avec un dédain affecté,

de peur de ſe compromettre. Splendide n'étoit pas de ce caractere ; il diſoit une ſotiſe auſſi franchement que ſi ç'eut été la plus belle choſe du monde, & quand il voyoit que cela ne prenoit pas, il en étoit quitte pour avaler un verre de vin, & s'en conſoler tout le premier.

Ceux qui n'ont point de rang chez les autres Monarques, étoient diſtingués chez ce Prince. Le Chef des Cuiſines étoit un de ſes plus chers Favoris. Auprès d'un homme qui n'a point de guerres à ſoutenir & qui a bon appétit, un Cuiſinier vaut mieux

qu'un Général d'Armée.

Un ſoir ce Roi, ſi reſpectable par tant de qualités, étoit au deſſert, & avoit mieux ſoupé qu'à l'ordinaire : il fit aſſembler ſes principaux Favoris, parmi leſquels il manda ſurtout le Chef des Cuiſines. C'étoit un gros garçon de vingt-deux ans, qui faiſoit le plaiſant quoiqu'il ne le fut guere, mais il réjouiſſoit le Roi, c'eſt tout ce qu'il falloit ; & comme le Roi avoit dit qu'il s'agiſſoit d'un projet qui pouvoit intéreſſer ſa ſanté, ſon premier Médecin fut auſſi appellé.

Tout le monde étant de-

bout autour de la table, le Roi expliqua ainſi ſon deſſein : Je ne vous appelle point ici (leur dit-il) pour régler les intérêts de mon Empire, la paix & l'abondance regnent au-dedans, & nul ennemi au dehors n'entreprend de troubler ma tranquillité ; mais je veux vous demander conſeil ſur une idée qui m'eſt venue. Ferois-je bien de me marier ? expliquez-moi votre penſée.

Auſſitôt *Panſeronde* (c'étoit le nom du Chef des Cuiſines) parla ainſi en ſecoüant la tête. » Sire, puiſque Vo-
» tre Majeſté veut goûter de
» nos conſeils, nous devons
» les aſſaiſonner de toute la

» prudence, mais en même-
» tems de toute la ſincérité
» poſſible. Croyez-moi, Si-
» re, laiſſez mitoner le pro-
» jet que vous venez de for-
» mer. Une femme n'eſt
» pas un morceau que l'on
» doive prendre de broc en
» bouche, & un mariage ne
» ſe fait pas comme on ava-
» le un œuf frais : on eſt
» bien embarraſſé, Sire,
» quand on tient la queuë
» de la poële, on s'imagine
» que les allouétes tombe-
» ront toutes roties, mais
» ſouvent une femme eſt
» farcie de qualités difficiles à
» digérer. Je n'ai que vingt-
» deux ans, & je ſuis de

» deux

» livres, une once & trois gros
» moins pesant que votre Ma-
» jesté, mais jamais je ne pren-
» drai de femme, & quelle est
» ma raison ? Un tournebro-
» che mal-graissé ne va pas,
» un mari trop gras au con-
» traire ne vaut rien. Enfin,
» grand Roi, je ne sçai ce que
» c'est que de mâcher la véri-
» té, & sans tant tourner au-
» tour du pot, je vous dirai
» que le mariage est un mêts
» dont vous ne devez point
» tâter. «

Ce discours, quoique très bien tourné, échauffa la bile du premier Médecin. C'étoit un homme fier de l'antiquité de sa noblesse, il se préten-

doit deſcendu du fameux Mage *Smerdis*, & c'étoit ce nom qui lui avoit donné l'idée de ſe faire Médecin. C'étoit un grand homme ſec & pâle, tout différent des autres habitans de Faineancie, parcequ'il ne voyoit que l'envers de la bonne chere, il penſoit que chaque choſe ſe guérit par ſon contraire, & ſoutenoit par conſéquent que pour guérir des gens trop gras il falloit qu'un Médecin fût maigre. Au reſte il ſçavoit un ſi grand nombre de remédes, que quand le Roi étoit atteint de quelque indiſpoſition, elle étoit guérie avant qu'il eût décidé celui qu'il falloit faire.

Voilà (dit le Médecin en colere) un beau raiſonnement ! Ecoutés moi, Sire, avec attention, ajouta t'il en en ſe tournant vers le Roi, & je vous prouverai que le mariage peut avoir du bon & peut avoir auſſi du mauvais.

Ladeſſus il commença une diſſertation ſur le tempérament & le caractere des femmes ; la matiere étoit ſi étendue que pendant ſon diſcours le Roi s'endormit : Le Médecin emporté par la force de ſes raiſonnemens ne s'en appercevoit pas & continuoit toujours ; ſa Majeſté ſe mit a ronfler de telle force que le Cuiſinier tira l'Orateur par

la manche & lui conſeilla de ſe taire : On porta le Roi dans ſa chambre ; après l'avoir deshabillé on le coucha ſans qu'il ſe réveillât, & chacun ſe retira ſans lui ſouhaiter le bon ſoir, car il l'avoit déja.

CHAPITRE III.

Songe du Roi & ſon mariage avec la Princeſſe Heteroclite.

LEs penſées des Rois ne ſont jamais indifférentes : la moindre idée qui naît dans leur imagination occupe tous leurs ſujets. Les Dames de la Cour paſſerent une

nuit très inquiette. Celles qui étoient mariées auroient voulu que le Roi reſtât garçon, les filles eſpéroient que ſon choix pourroit tomber ſur elles & ſouhaitoient qu'il ſe mariât. Le lendemain que le Roi eut expliqué ſon deſſein, toute la Cour ſe trouva dans ſa chambre dès neuf heures du matin : ſon favori Panſeronde étoit debout au pied du lit, & chacun dans un grand ſilence attendoit ſon réveil.

Le Roi, quoiqu'il fût encore endormi, parut agité, tout le monde fut ſurpris de ſes mouvemens. Enfin le Monarque ſe réveilla en ſurſaut &

en criant, *au ſecours, je ſuis tout écorché.* On lui demanda reſpectueuſement ce qu'il avoit. Un ſonge affreux m'a tourmenté, répondit-il d'un air un peu plus tranquille, que l'on appelle mon Médecin pour l'expliquer : C'eſt un Sçavant qui doit ſe connoître en rêves, & je n'ai pas entendu hier le réſultat de ſon avis : qu'il vienne achever ſon diſcours, je ſens que je ne m'endormirai pas ſitôt.

Le Médecin s'étant approché : J'ai rêvé, dit le Roi, que j'étois dans une ménagerie magnifique, où tout ce que l'art peut inventer de plus merveilleux étoit joint

à la nature. Des ruiſſeaux argentés couloient ſur un ſable doré, & ſembloient accompagner par leur murmure les ramages de différens oiſeaux qui voltigeoient autour de moi. J'étois charmé de ce ſpectacle, quand je me ſuis trouvé tout d'un coup métamorphoſé moi même en un oiſeau peu rare, le dirai-je? j'étois devenu un oye. Sire, dit le Cuiſinier en l'interrompant, étoit-ce un oye ou un oyſon? Ce ſont deux viandes différentes. Oye ou oyſon, dit le Roi, ce n'eſt pas-là l'affaire. Mais dès que j'ai eu cette figure je me ſuis ſenti plumé par les autres oiſeaux;

j'ai voulu me ſauver en volant, mon ventre plus peſant qu'à l'ordinaire m'empêchoit de m'élever ; on m'arrachoit juſqu'aux grandes plumes des aîles, enfin je me ſuis trouvé plumé tout vivant ſans qu'il me reſtât le moindre petit, duvet. Dites-moi, mes amis, ce que ce rêve ſignifie?

Sire, dit le premier Médecin, je ne ſçavois pas trop bien hier au ſoir comment je me déterminerois lorſque vous témoignâtes envie de vous marier : j'ai toujours parlé à bon compte parce qu'il ne faut pas qu'un Sçavant demeure court ; mais votre ſonge fixe mon avis, prenés

une

une femme, & au plûtôt, vous ne pouvez vous tirer d'affaire ſans cela. Je ſuis ravi, dit le Roi, que vos conſeils ſoient d'accord avec mon envie; Mais comment ce ſonge peut-il ſignifier que je dois prendre une épouſe? Il n'eſt pas difficile, dit le Chef des cuiſines, de voir quel eſt le motif qui détermine votre premier Médecin; il entend que ſi vous reſtés dans le célibat, les coquettes vous plumeront comme un oyſon, mais, Sire, une femme vous emportera peut-être juſqu'a la peau; au reſte ſuivez votre envie, c'eſt le déſir des Rois qui doit faire leur deſtinée.

Le Roi s'étant fait habiller ſortit dans les jardins : les caleches ſuivoient & toute la Cour raſſemblée autour de lui ſe promenoit à pied ainſi que le Monarque. Chacun faiſoit éclater ſa joye : on félicitoit le Roi ſur le deſſein qu'il avoit pris, & quand il en auroit pris un tout contraire on l'auroit félicité tout de même. Les filles minaudoient plus finement qu'à l'ordinaire pour tâcher d'attirer ſur elles les bontés du Monarque ; une de celles qui étoient de jour pour lui porter le ventre, s'aviſa même de le chatouiller : le Roi la regarda en ſouriant & lui donna une bague d'un

prix conſidérable qu'il tira de ſon doigt. Ah, Sire, dit le premier Médecin qui s'en apperçut, voilà votre ſonge qui s'accomplit, mariez vous dès aujourd'hui.

Le Roi ſe promenant à pas lents arriva dans une plaine qui terminoit ſes jardins. On fut étonné tout d'un coup d'un ſpectacle éclatant. On vit deſcendre au milieu des airs un Palais d'une grandeur ſurprenante, qui n'étoit compoſé que de différens nuages raſſemblés : les colonnes dans leſquelles le Soleil dardoit ſes rayons, paroiſſoient de différentes couleurs auſſi éclatantes que celles de l'arc-en-

ciel ; les fenêtres paroiſſoient tranſparentes & ſembloient formées d'une ſeule glace. Les toits étoient compoſés de nuages plus bruns, & cependant auſſi brillants que s'ils euſſent été de bronze poli : pluſieurs portiques ſembloient fermés par des portes de nuages argentés.

Dès que ce Palais fut deſcendu juſqu'à terre, les deux battans de la porte de face s'ouvrirent d'eux mêmes, le Roi entra. Il ſe trouva dans un grand ſalon rempli d'une lumiere la plus vive ; mais ce qui fixa ſes regards ce fut une jeune Nymphe plus belle que ce qu'il avoit vu de ſa

vie, qui ſembloit ſe repoſer ſur un nuage couleur de roſe, comme ſur un canapé. Le Monarque demeura en extaſe à ſon aſpect. La jeune perſonne le tira de ſon étourdiſſement en ouvrant une bouche plus belle que le rubis, & en lui diſant d'une voix argentée & qui alloit au cœur, Sire, je ſuis une Sylphide, fille d'un des plus puiſſans Génies des airs; vous ne connoiſſez pas le monde, ſi vous n'avez pas entendu parler de la belle Princeſſe *Heteroclite* : Quoique je ſois par ma naiſſance beaucoup au deſſus de tous les mortels, mes parens ont bien voulu

me lier à vous par les nœuds de l'hymenée ; ces Intelligences céleſtes ont eu connoiſſance de vos deſſeins dès qu'ils ont été formés : partagés la gloire de mes illuſtres ancêtres, c'eſt le plus grand bonheur dont le deſtin puiſſe vous combler.

Auſſitôt les portes de différens appartemens s'ouvrirent ; pluſieurs Sylphes & pluſieurs Sylphides entrerent dans le Salon. Splendide enchanté de l'éclat qui l'environnoit ne ſçavoit que répondre. Le grand Tréſorier de l'Empire prit la parole. Madame, dit-il d'un air ſoumis, l'honneur ſignalé que

vous faites à notre Monarque nous flatte infiniment. Que les Génies de qui vous deſcendez, décident ſur les tréſors dont ils doivent vous doter. La Sylphide ne lui répondit pas une parole & ſe contenta de le regarder avec mépris. En vérité, Sire, dit-elle au Roi, vos ſujets ont des ſentimens bien dignes de leur naiſſance ; pour moi je vous crois l'ame plus noble : parla-t-on jamais de dot quand il eſt queſtion de s'unir aux Génies : vous ne devez voir que la gloire d'une pareille alliance, & vos enfans élevés au-deſſus de tous les Rois de l'univers.

Splendide regarda ſon Tréſorier avec colere : Malheureux, lui dit-il, oſes-tu porter ton idée ſur l'intérêt, quand tu vois ces brillans Génies qui veulent bien me recevoir dans leur alliance. Retire-toi : ne choques plus ici notre vûe. Le Tréſorier baiſſa les épaules, & ſe retira ſans rien dire.

Lorſqu'il fut parti, le Roy tomba aux pieds de la jeune Nymphe. Je vous offre, lui dit-il, mon cœur & ma couronne : recevez-les avec ma main. Il jura en même temps à la Sylphide une fidélité inviolable, & en prit ſes ſujets à témoins. La Nymphe lui fit, en ſouriant, le même ſerment

de l'aveu de ſes parens, l'hymen fut achevé par cette cérémonie ; mais auſſi-tôt le Palais diſparut avec les Génies ; le Monarque ſe trouva ſeul au milieu de la prairie, avec ſes courtiſans & ſa nouvelle épouſe.

Splendide ne laiſſa pas d'être étonné de ce changement, on dit même qu'il tourna les yeux d'un air triſte du côté de ſon Tréſorier qu'il voyoit encore s'en retourner au Palais. Il prit cependant ſon parti ; il fit placer la jeune Reine dans une caléche, & rentra avec elle & toute la Cour.

CHAPITRE IV.

De ce qui arriva au Roy la premiere nuit de ſes nôces, & comment il ne s'en embarraſſa gueres.

IL n'étoit pas néceſſaire de faire des apprêts pour les nôces du Roy, on ne pouvoit rien ajouter à la magnificence des repas qui ſe ſervoient ordinairement. On prépara ſeulement un lit ſuperbe où le Roi & la Reine devoient coucher, & on paſſa la journée à table, c'étoit un des grands plaiſirs du Monarque.

On avoit paré la nouvelle Reine de toutes les pierreries de la Couronne. Les Dames de la Cour en avoient avec profuſion, mais Hétéroclite donnoit aux ſiennes un air de ſupériorité qui ſembloit anéantir toutes les autres. Elle parut ſi folle qu'elle faiſoit l'admiration de tout le monde; elle ſe levoit de table pour aller ſe mirer dans les glaces des appartemens, & venoit ſe raſſeoir d'un ait ſérieux, elle donnoit des coups avec la main ſur le gros ventre de ſon mari, & rioit après cela à ne pouvoir tenir dans ſon faureuil.

Quand la nuit fut avancée

on conduisit la Reine dans son appartement ; on la coucha, & elle demanda qu'on la laissât seule tandis que le Roi se faisoit déshabiller dans une autre chambre. Le Monarque ayant passé quelque temps à sa toilette de nuit, & à s'entretenir avec son premier Médecin, vint en simple robe de chambre trouver son épouse. Il étoit prêt d'entrer, lorsqu'il entendit la Reine qui dit, *ah ! le voilà.* Cette exclamation fut suivie d'un bruit assez grand : Splendide trouva la Reine panchée sur le chevet de son lit, près duquel étoit une table de nuit renversée : les deux bougies qui é-

toient tombées s'étoient éteintes, les flambeaux s'étoient apparemment écartés, & avoient cassé une des glaces de la porte d'un cabinet.

Le Roi releva tranquillement la table, & ralluma les bougies. La Reine prit la parole & lui dit, Seigneur, je lisois dans mon lit en vous attendant: quand je vous ai entendu j'ai été si émue, que j'ai donné un coup de coude à la table qui est tombée. Eh! ne vous êtes vous point blessée, répondit Splendide? Non par bonheur, ajouta-t-il en regardant le bras de la Reine. Et quel livre lisiez-vous? vous aimez donc la lecture? Je li-

ſois une Comédie, dit Heteroclite en tiranr un livre de deſſous le chevet de ſon lit. En préſentant le livre au Roi elle ſe prit à pleurer. Le Roi fut ſurpris de ſes larmes, comment, lui dit-il, une Comédie vous fait pleurer ſeulement d'y toucher? Ah! reprit Heteroclite, ſi vous ſçaviez combien cette Piéce eſt tendre, il y a une femme ſi vertueuſe & des reconnoiſſances de peres, de meres & d'enfans qui ne ſe ſont point vûs depuis vingt ans. Cela me paroît intéreſſant, dit le Roi! Ne voyez-vous pas que tout cela eſt pillé de *Griſelidis*, ou de *la Vertu récompenſée*? Oh! pour

moi, je n'aime que les Comédies où il y a des caracteres réjouiſſans & des plaiſanteries qui font rire : je ſuis naturellement guai, & quoique j'aye un gros ventre voyez ma vivacité. En diſant cela le Roi avoit quitté ſa robe de chambre ; il voulut ſauter ſur le lit ; il s'y prit ſi peu légérement que toutes les barres s'enfoncerent, & voilà tous les matelats par terre avec le Roi & la Reine. Heteroclite effrayée ſortit du lit, paſſa une robe & ſe ſauva par un eſcalier dérobé : le Roi ſans s'inquiéter de ſon abſence, ni du déſordre de ſon lit, s'enveloppa dans la couverture & s'endormit.

CHAPITRE V.

Suite du précédent : hiſtoire du Prince Chagrinant.

LE lendemain toute la Cour ſe trouva dans la chambre du Roi. Le Monarque dormoit encore : on fut étoné du dérangement arrivé à la couche nuptiale. Le Roi ayant trop tiré la couverture en ſe retournant, ſon ventre paroiſſoit au bord du lit : quelques Courtiſans le prirent pour le derriere de la Reine, & ſe retiroient par reſpect quand le Roi ſe réveilla. Il étendit

étendit les bras en baillant, & dit en ſe frottant les yeux, Parbleu j'ai bien dormi cette nuit ! quelle heure eſt-il ? Eh! mais, lui dit un de ſes Courtiſans, comme vous voilà accommodé ; qu'eſt devenue la Reine ? La Reine ? répondit Splendide, ma foi je n'en ſçai rien ; il faudra la chercher.

Auſſi-tôt chacun ſe diſperſa pour avoir des nouvelles d'Heteroclite. On viſita tous les appartemens du Palais ſans la trouver. Le Roi étoit à ſon ſéant, & chacun venoit tour à tour lui rendre compte des recherches qu'il avoit faites. Que diable eſt-elle devenue,

diſoit-il ! cela commence à m'inquiéter.

Lorſqu'il diſoit ces mots on vit paroître au milieu de la chambre la mere d'Heterocli-te. Cela commence à vous in-quiéter, dit-elle ! Oh bien, vous partirez, s'il vous plaît, dès aujourd'hui pour la cher-cher, & vous ne reviendrez point ſans la ramener. Moi partir, dit le Roi ! Moi quitter mon Royaume ! Que ceux qui ont beſoin d'elle découvrent où elle eſt. Elle eſt plus votre fille que ma femme. Suppo-ſez qu'il n'y ait rien de fait en-tre nous. En bonne foi je n'y ai pas touché. Tout ce que

vous voudrez, reprit la mere d'Heteroclite, tant que vous reſterez ici ſans la chercher, le vin vous paroîtra amer, & votre Cuiſinier ne fera point de ſauce qui ne tourne. A ces mots elle jetta un de ſes gants au nés du Roi, & donna deux ſoufflets à Panſeronde en diſant, *le charme eſt fait*, & elle diſparut.

Le Roi demeura immobile à cette cataſtrophe : il congédia d'un air chagrin tous ſes Courtiſans, à l'exception de Panſeronde. Quand il fut ſeul avec lui, Mon cher ami, lui dit-il, quel eſt mon malheur! *Vin amer ; point de ſauce qui ne tourne !* Paroles fatales vous

me déſeſpérez. Que n'ai-je crû tes ſages conſeils ! Allons, ajouta-t-il, il faut partir & chercher la perfide qui m'abandonne, je ne veux que toi pour compagnon de mes voyages, tu étois le ſoutien de ma félicité, tu ſeras l'appui de mes infortunes. Allons, mon cher Maître, répondit Panſeronde, je ne vous quitterai jamais. Prenons chacun un bon cheval, nous n'irons peut-être pas loin, votre femme eſt belle, elle fera du bruit dans le monde, nous ne pouvons manquer de la retrouver bientôt. Que je t'embraſſe, mon cher ami, dit Splendide, tu as plus d'eſprit que tu n'es

gros. La Reine eſt partie ſans dire adieu à perſonne, ajouta le Roi, il faut faire de même, cela nous portera bonheur. Je vais ſeulement écrire une lettre que je laiſſerai ſur ma table, par laquelle j'ordonnerai à mon premier Médecin d'avoir ſoin de mon Royaume pendant mon abſence. Cela eſt bien penſé, dit le Cuiſinier, il faut que vos ſujets ſoient affligés de vous avoir perdu, votre Médecin leur fera faire diette; mettez auſſi votre Tréſorier de part dans le Gouvernement, il leur prendra tout leur argent, & cela achévera de les rendre triſtes.

Dès que cette réſolution fut priſe, le Roi & Panſeronde mirent dans leurs poches autant d'or & de pierreries qu'il y en pouvoit tenir. Le Roi écrivit la lettre qu'il laiſſa dans ſon appartement, & étant monté à cheval avec ſon fidéle Cuiſinier, il partit.

Nos Voyageurs ne faiſoient pas de grandes journées de peur de ſe fatiguer. Ils trouverent ſur la route pluſieurs villages dépendans du Pays de Fainéancie où les vivres étoient en abondance. Panſeronde, ſur qui l'enchantement de la mere d'Heterocli-te n'opéroit plus depuis qu'ils cherchoient la Reine, faiſoit

des ragoûts dont tout le monde étoit charmé. Le Roi surtout les trouvoit meilleurs qu'à l'ordinaire, & en félicitoit son favori. Il faut, lui disoit-il, que la Reine soit bien sotte de m'avoir quitté; combien de gens n'ont d'autre mérite qu'un Cuisinier tel que toi, & sont l'amour de tout le monde.

Un jour que le Roi & son compagnon continuoient leur route, en s'entretenant de la Reine & de ce qu'ils mangeroient à souper, ils se trouverent dans une plaine où le Roy voyoit avec plaisir les perdrix qui trottoient sans s'effaroucher, & les liévres

qui s'éguayoient ; ils entendirent entre quelques arbres les plaintes d'un jeune homme qu'ils ne virent pas d'abord. S'étant approchés, ils trouverent un Inconnu couché ſur l'herbe, qui diſoit tout haut : *L'ingrate ! La perfide ! Elle connoît mon amour, & elle m'abandonne !* Sire, dit Panſeronde, voilà un homme qui eſt dans le cas, allons le voir. Le Roi qui n'aimoit que la joye ne vouloit pas l'aborder. Il lui eſt, diſoit-il, arrivé quelque plus grande infortune que de perdre une femme, il me paroît réellement fâché ; croi-moi, mon ami, évitons-le. Cet homme,

homme, dit Panſeronde, nous donnera des nouvelles de la Reine ; il paroît qu'il court le monde, votre femme le court auſſi, ſans difculté ils ſe connoîtront.

Je ſuis bien ſûr, répondit le Roi, que ma femme voit le monde guayment, celui-ci me paroît ſi triſte que je ne crois pas qu'ils ayent fait grande connoiſſance enſemble ; cependant je veux bien te ſatisfaire. A ces mots le Roi & ſon Compagnon deſcendirent de cheval, & aborderent l'Inconnu qui s'étoit levé pour les recevoir.

Panſeronde ayant attaché les chevaux à un arbre, s'aſ-

sit sur l'herbe avec son maître, & l'Inconnu se mit au milieu d'eux. Le jeune homme parut au Roi & à son Favori d'une beauté ravissante. Il n'avoit que seize à dix-sept ans. Il avoit les yeux & le teint d'une vivacité charmante. Des cheveux noirs & bouclés tomboient jusqu'à sa ceinture. Splendide prit la parole, & dit à l'Inconnu : Vous me paroissez bien affligé ; je prens beaucoup de part à vos chagrins, mais croyez-moi, il faut les dissiper. Aussi-tôt le jeune homme en le regardant se mit à rire, & dit ; Parbleu, comme vous dites, il faut s'en con-

ſoler ; je la retrouverai peut-être. Pourvû, dit Panſeronde, que vous trouviez le vin bon, & que les ragoûts ne tournent pas, je vous conſeille de prendre patience. Pourquoi voulez-vous, reprit le jeune homme, que je trouve le vin mauvais ? parce qu'une maitreſſe m'a quitté ? Oh ! Je m'entends bien, reprit le Cuiſinier, mais enfin vous avez perdu votre maitreſſe, mon Compagnon a perdu ſa femme, cela peut faire une liaiſon. La perfide m'eſt échappée ce matin, dit l'Inconnu ; je peſtois contre elle quand vous êtes arrivé, je ne me ſuis conſolé que de-

puis que vous êtes ici. Cela eſt heureux, dit le Roi, mais je porte la joye partout. Allons, puiſque vous n'avez plus de ſouci, contez-nous guayment votre hiſtoire. J'y conſens, dit l'Inconnu. Auſſi-tôt il commença ainſi ſon récit.

HISTOIRE

DU PRINCE CHAGRINANT.

JE ſuis fils d'une Fée la plus ſçavante de l'Univers, toutes les richeſſes du monde ſont en ſa puiſſance; ſi elle vouloit elle combleroit chacun de biens, mais

par malheur elle ne le veut jamais. Je ne vous parlerai point de ſa figure ni de ſa beauté, car elle en change quand elle veut. Elle eſt quelquefois une brune adorable. Depuis quelque tems elle s'eſt rendue grande, maigre, & cependant peut paſſer pour une beauté, mais au fond elle eſt méchante comme un démon. Elle ſe nomme la Fée *Riante*, & je crois que c'eſt par eſprit de contradiction qu'elle a pris ce nom, car elle ne rit jamais que quand il arrive malheur à quelqu'un.

Il eſt ſingulier, dit Panſeronde, de s'appeller Riante

avec un pareil caractere. Mais, dit le Roi, l'avez-vous laiſſée bien loin d'ici? Vous me faites trembler avec Madame votre mere. Oh! reprit l'Inconnu, la diſtance n'y fait rien, elle ſeroit à plus de mille lieuës que, ſi elle le vouloit, dans l'inſtant vous la verriez paroître. La voyez-vous ſouvent, dit Panferonde, je crains qu'elle ne vienne tout-à-l'heure vous rendre quelque viſite d'amitié. Oh! dit l'Inconnu, nous ſommes brouillés depuis quelques jours. Ah! cela eſt bon, dit le Roi, vous me tranquilliſez un peu. Continuez, je vous prie, votre récit.

Pour moi (continua le jeune homme,) on m'appelle *le Prince Chagrinant*. La peſte, dit Panſeronde, voilà un vilain nom ! Mais peut-être êtes-vous comme votre mere, tout le contraire de ce que votre nom ſignifie. Pas tout-à-fait, reprit le jeune homme; je ſuis guai, je ſuis vif, ſi j'ai quelque triſteſſe elle ſe diſſipe promptement, comme vous venez de le voir. Je ſuis naturellement bon, mais j'ai un malheur, c'eſt que ſans en avoir aucune envie je chagrine toujours les autres; perſonne n'eſt jamais ſorti d'avec moi qu'en enrageant de tout ſon cœur. Il

y a bien des gens comme vous, dit Panſeronde, qui ſont guais tout ſeuls & qui affligent les autres. Que je ſuis malheureux, dit Splendide, de vous avoir rencontré! ſi je vous quitte, je ſens que je ſerai fâché de ne pas ſçavoir votre hiſtoire, & je ſerai peut-être encore pis ſi je l'écoute. Puiſque nous y ſommes, dit Panſeronde, apprenons le reſte; il faut enrager le plus tard qu'on peut.

Mon pere, que je ne connoît point, continua Chagrinant, quoiqu'il ſoit encore en vie, eſt, ſelon ce que ma mere m'a rapporté, le mortel le plus froid, le plus bi-

zarre, le plus ennuyeux qui ſe puiſſe trouver au monde. Elle m'a prédit que je le verrois quelque jour, & que j'avouerois qu'elle a raiſon. Il avoit épouſé ma mere lorſqu'elle n'avoit que dix-ſept ans; & elle m'a aſſuré encore qu'en l'épouſant il lui avoit joué le plus lâche tour, dont elle s'étoit déja vengée à demi; c'eſt-là une énigme que je devinerai peut-être.

Les premiers tems de ce mariage furent marqués par les plaiſirs, mais au bout de ſix mois mon pere eut le matin une querelle avec ſa femme, à propos de rien, & ſe

mit dans une vive colere : il y avoit beaucoup de monde dans la chambre, quoique Riante fut encore au lit. Elle s'offença des injures de ſon époux ; vous allez vous repentir de vos façons, lui dit-elle ; auſſi-tôt elle fit un cri : les Dames crurent qu'elle ſe trouvoit mal, au lieu de cela elle ſe mit à rire comme une folle ; je ſortis auſſi-tôt de deſſous la couverture, & je commençai à danſer ſur le lit ; mon pere s'approcha, ſurpris de ce ſpectacle ; Ah ! lui dis-je, mon cher papa, comme votre phyſionomie s'allonge ! Il ſe regarda ſur le champ dans un miroir, &

vit que ſon menton s'étoit allongé de plus d'un pouce : on ne pût s'empêcher de rire de l'air embarraſſé de mon pere, qui ſe ſauva de peur qu'il ne lui arrivât pis, depuis ce tems-là nous ne l'avons pas revû.

Vous avez raiſon, dit Panferonde, vous aviez fâché votre pere ſans en avoir envie. Et comme vous voyez, dit Chagrinant, ſans qu'il y eut de ma faute.

Il eſt vrai, dit Splendide, qu'à préſent on danſe au ſortir de la coquille, mais à ſix mois de mariage .... Oh ! vous êtes un homme ſurprenant.

CHAPITRE VI.

Suite de l'hiſtoire du Prince Chagrinant, & comment il chagrina le Roy.

JE demeurai, continua Chagrinant, auprès de ma mere; elle me fit donner une éducation digne de ma naiſſance. J'avois paſſé mes premieres années ſans avoir aucune inclination, lorſque faiſant un jour les honneurs d'une fête que ma mere donnoit, je vis une jeune Nymphe qui me parut plus belle que le jour. Figurez-vous une per-

ſonne de ſeize à dix-ſept ans, d'une taille bien priſe, avec des bras & une gorge plus blanche que l'albâtre, ayant un viſage naturellement animé des plus belles couleurs, & des yeux d'un bleu digne de faire partie du ciel. Son ajuſtement étoit le plus galant du monde, ſans être riche; elle n'avoit pas un ſeul diamant, mais les fleurs les plus belles ornoient une robe de ſimple gaze, qui ſembloit voltiger exprès pour laiſſer voir une jambe digne d'être adorée: les roſes & les jaſmins entrelacés parmi des cheveux blonds qui lui tomboient juſqu'à la ceinture,

imitoient les couleurs de ſon viſage, ſans approcher de leur éclat, elle danſoit avec tant de légéreté & de grace, que chacun de ſes mouvemens raviſſoit de plaiſir. Ses penſées étoient auſſi charmantes que le ſon de voix avec lequel elle les prononçoit.

Je fus frappé ſur le champ de tant de beautés, & malgré ſon ingratitude, l'idée m'en réjouit encore. J'eûs recours à ma mere pour lui faire un préſent, & Riante me donna un coffret plein des plus belles pierreries.

Ayant trouvé ma nouvelle maitreſſe dans un cabinet,

je m'approchai d'elle en badinant : elle étoit devant une glace, & raccommodoit quelques boucles de ſes cheveux, que la danſe avoit un peu dérangées : Que ce miroir eſt heureux, lui dis-je, de reproduire un auſſi beau viſage ! La plûpart des autres femmes devroient éteindre leur phyſionomie, mais vous ne pouvez aſſez multiplier la vôtre. Elle ſourit à ce diſcours. Vous me paroiſſez volage, me répondit-elle, mes traits ſont dans votre cœur comme ils ſont dans ce miroir, dès que je ne paroîtrai plus ils en ſeront effacés. Ah ! lui répondis-je, vous ne devez pas le

croire. Vous n'êtes pas faite pour trouver des inconſtans, que ce qu'il y a de plus brillant dans la nature vous rende témoignage de ma paſſion.

En diſant cela j'avois ouvert le coffret, j'avois orné ſes cheveux & ſa robe des brillans qui y étoient. Elle me parut alors ſi belle que je ne me poſſédois plus, je la fis aſſeoir & me jettant à ſes pieds, Divine perſonne, lui dis-je en lui baiſant la main, ne craignés pas mon infidélité. Pour vous aſſurer de ma conſtance je vais vous parler ſérieuſement; je ſuis maître de moi, demain je vous épou-

ſe. Je ne ſçais, continua le Prince, ce qui pût la fâcher dans ce diſcours, mais ſans me rien dire elle prit un inconnu ſous le bras & me quitta bruſquement.

Ce départ, dit le Chef des cuiſines, me paroît étrange, mais vous verrez qu'elle n'aimoit ni le ſérieux ni le mariage. Et pourquoi auſſi, dit Splendide, prendre le ſérieux, quand vous voyiez que vos fadeurs paroiſſoient charmantes?

Que voulez vous, dit Chagrinant, je ne pouvois pas deviner, on eſt bien embarraſſé avec les femmes. L'amour que j'avois pour cette

jeune perſonne, continua le Prince, étoit ſi violent que je réſolus de ne la plus voir. Je connoiſſois quel étoit mon malheur de fâcher tout le monde, & je ne voulois lui faire aucun déplaiſir. J'ai paſſé quelques mois éloigné d'elle, mais ma paſſion ne me permit pas une plus longue abſence. Je revins dans le ſéjour qu'elle habitoit, je l'avois fait ſuivre & je ſçavois où elle demeuroit : j'entrai dans ſon Palais où je ne trouvai que ſa mere. Elle connoiſſoit ma naiſſance & mes richeſſes, & me reçut avec de grands honneurs : je lui dépeignis avec feu l'amour

que je reſſentois pour ſa charmante fille & je la lui demandai en mariage; auſſitôt elle me quitta d'un air piqué, en me diſant, Que ne vous expliquiés vous plûtôt, je vous aurois préféré à tout autre, ma fille eſt mariée d'aujourd'hui. Je fus frappé de ce diſcours comme d'un coup de foudre. Elle n'a pas tort, dis-je en moi même, je ne lui fais ma propoſition que quand il n'eſt plus temps.

Outré de déſeſpoir j'allai trouver à l'inſtant la Fée Riante ma mere. Je l'inſtruiſis de ma triſte ſituation. Faites moi revoir, lui dis-je,

cette beauté que j'adore & que j'aimerai toute ma vie. Je ne puis vivre ſans elle & je ne l'oublierai jamais : ah ! ſi vous l'aviez vue, vous jugeriez de l'excès de mon amour, C'eſt une blonde la plus charmante.... Non les blondes ne ſont pas faites pour éprouver d'infidélité.... Mon fils, me dit Riante, avec vos blondes qui ne trouvent point d'infideles, vous verriez, ſi vous ſçaviez mon hiſtoire, que vous dites là une ſottiſe : mais il n'importe, j'y ſuis accoutumée avec vous. Je ſçaisoù eſt votre maitreſſe, & je vais vous faire tranſporter auprès d'elle. Auſſi-

tôt elle me toucha de ſa baguette, & je me trouvai dans une chambre magnifique éclairée par pluſieurs bougies.

Je vis dans un lit ſuperbe la jeune Beauté que j'adorois. Elle parut ſurpriſe de me voir ſans être effrayée : je me mis dans un fauteuil au chevet de ſon lit. Quoi, lui dis-je, en lui prenant la main, il eſt donc vrai que l'on vous a ſacrifiée à un autre, ah ! charmante Nymphe, que deviendra cet amour ſi tendre que vous avez fait naître dans mon cœur ? Pourquoi cet amour, me répondit elle en ſouriant, ſeroit-il malheu-

reux? je ſuis charmée de vous revoir, je voudrois que mon mari vous trouvât ici, cela me divertiroit infiniment. O ciel! lui dis-je, quel nom venez vous de prononcer: ah! fuyez avec moi: on peut rompre les chaînes qui vous lient: jugés de mon pouvoir puiſque j'ai été tranſporté ici par un charme qui vous eſt inconnu. Non, dit ma charmante maitreſſe, je crois que j'aime mon époux, je ne puis le quitter. Je me jettai à ſes genoux pour la fléchir: les efforts qu'elle fit pour me relever me découvroient des charmes qui me rendoient encore plus paſſionné. Elle

gardoit le ſilence, & je l'embraſſois vivement en la preſſant de me ſuivre, quelques larmes que je vis couler de ſes beaux yeux, ſembloient me prédire ma victoire. Nous étions tous deux dans un trouble qui nous auroit bientôt ôté la connoiſſance de nous même, quand tout à coup nous entendimes du bruit à la porte : *Ah le voilà* ! s'écria ma belle maitreſſe. Je me levai auſſitôt avec tant de précipitation, que je renverſai une table de nuit ſur laquelle étoient deux bougies qui s'éteignirent, & en me ſauvant je caſſai un carreau de glace à la porte d'un cabinet

qui donnoit ſur un eſcalier dérobé.

Dès que Chagrinant eût dit ces mots, Splendide ſe leva ſi tranſporté de dépit qu'il donna un coup de poing à ſon Cuiſinier, en lui diſant : Allons; détachez nos chevaux, & que l'enfer confonde ce maudit raconteur. Et pourquoi, dit Panſeronde ? ſon récit me paroît plaiſant. Oui, oui, dit le Roi ; quand nous l'aurons quitté tu verras ſi ce qu'il dit doit me faire rire. En diſant cela le Roi & ſon compagnon monterent à cheval, & ſans dire un mot au jeune homme ils partirent.

Chagrinant éclata de rire de

de ce bruſque départ, & leur cria ; ſi je vous ai fâchés ce n'étoit pas en vérité mon intention. Que la foudre t'écraſe, dit Splendide, en donnant des éperons à ſon cheval. Mais, dit Panſeronde, expliquez moi donc ce qui vous a ſi fort révolté dans l'hiſtoire de ce jeune homme? Eh bien, dit le Roi, apprens que c'eſt de ma femme qu'il eſt amoureux : les flambeaux renverſés avec la table, la glace caſſée & tout le reſte, c'eſt mon avanture de la nuit pendant laquelle Héteroclite eſt ſortie de mon Palais. Oh! dit le Cuiſinier, en ce cas-là vous avez raiſon, ſon diſ-

cours devoit vous fâcher : mais auſſi êtes vous bien ſûr que ce ſoit de votre femme qu'il ait voulu parler ? il y en a tant qui recoivent des viſites nocturnes qu'il ſe pourroit bien faire que ce ne fût pas la vôtre. Bon ! dit le Roi, les circonſtances ſont trop frappantes, c'eſt la Reine aſſurément. Au reſte, reprit le Cuiſinier, vous devez bien croire que votre épouſe ne s'en eſt pas allée toute ſeule, il vaut autant que ce ſoit celui là qu'un autre qui l'ait emmenée : vous deviez aller juſqu'à la fin, & ſçavoir où il l'a laiſſée. J'aurois très mal fait, reprit le Roi, n'as-tu pas en-

tendu que ce jeune homme ne dit jamais que des choſes chagrinantes ? il m'auroit appris ſans doute qu'il l'a laiſſée dans quelqu'endroit qui me fâcheroit plus que tout le reſte. Vous avez raiſon, dit le cuiſinier, ce qui eſt fait eſt fait, & quand cela peut déplaire, il vaut mieux l'ignorer que de le ſçavoir. Tien, dit Splendide, il ne ſeroit rien arrivé de fâcheux qu'il ſuffit que ce jeune homme en parle pour que cela devienne, il porte malheur à tout ce qu'il dit.

CHAPITRE VII.

Sautez par dessus si vous voulez, & lisez-le s'il vous plaît.

NOs Voyageurs, en s'entretenant de la sorte, se trouvèrent dans une plaine charmante ombragée d'arbres les plus beaux. Il étoit heure de disner, & cependant ils virent un grand nombre de gens qui eauloient debout par peloton, ou qui se promenoient. Cela fit de la peine au Roi. Ces gens-ci, dit-il à Panseronde, ne me paroissent point avoir de table réglée, passons

vîte notre chemin. A peine eût-il achevé ces mots qu'il arriva un homme tout échauffé qui crioit de loin, *J'en ai de toutes fraîches, j'en ai de toutes fraîches.* Conſolez-vous, dit Panſeronde. Voilà un homme qui a ſans doute des ſolles ou des barbues, nous allons faire grande chere. Sont-elles bonnes? dit le Cuiſinier en arrêtant l'Inconnu. Oh! répondit-il, excellentes. Vous allez voir. Eh! dit le Roi, où ſont-elles? Attendez un moment, reprit l'Etranger, elles ſont dans ma poche. Ma foi, dit le Cuiſinier, je crois que je me ſuis mépris: de quoi parliez-vous

en disant qu'elles étoient toutes fraîches? Ce sont des *Nouvelles*, répondit l'Inconnu. Je vais vous en régaler tout-à-l'heure. Aussi-tôt l'Inconnu tira un papier qu'il déploya, & on vit s'assembler autour de lui en un moment une foule de gens de toutes sortes de figures, & habillés de différentes façons, & tous approchoient la tête en ouvrant la bouche. Mais, dit Panseronde en tirant l'Inconnu par le bras, qu'avez-vous donc à nous donner pour disner? Qu'appellez-vous disner, dit l'Inconnu? J'ai des nouvelles toutes fraîches, ne vous l'ai-je pas déja dit? Oh! dit le Cui-

ſinier, je ne croyois pas qu'il fût queſtion de nouvelles. Nous en cherchons à la vérité, mais nous pouvions trouver mieux. Ecoutons, écoutons, dit le Roi, tu ſçais que nous ne ſommes en chemin que pour cela. Allons, voyons vos nouvelles; en avez-vous de la Capitale de Fainéancie? Tout juſtement, reprit l'Inconnu. On mande de Fainéancie que le Roi s'eſt marié à une Princeſſe la plus vertueuſe & la plus accomplie qui ſe puiſſe imaginer. Le ſoir de ſes nôces, la Reine aſſez ſage pour mépriſer les grandeurs, a quitté le Roi & la Cour, & s'eſt retirée dans un Temple de

Veſtales. Voilà qui eſt excellent, dit le Roi à ſon Favori : je n'ai plus à m'inquiéter, la Reine eſt bien. Le Roi, reprit l'Inconnu, a pris un chagrin ſi violent de ſa retraite, qu'après une maladie de deux jours il en eſt mort. Quoi, dit Panſeronde, cela eſt-il bien vrai? Cela eſt certain, dit l'Inconnu. Ecoutez : Ceux qui ſçavent les choſes, pourſuivit-il, aſſûrent que c'eſt le Chef de ſes Cuiſines ſon Favori, qui étant amoureux de la Reine a empoiſonné le Roi, & s'eſt fait élire en ſa place. Oh! pour celui-là, dit Panſeronde, je vous ſoutiens que cela n'eſt pas vrai : je connois le

Chef des Cuisines, il est honnête homme & habile garçon, & n'a jamais empoisonné personne. Quoi, dit à Panseronde un homme de l'assemblée, vous doutez de ce qu'on vous dit? Apprenez que celui qui vous parle a des relations intimes à la Cour. Ma foi, dit Splendide, il auroit toutes les relations du monde qu'il ne me persuadera pas que je sois mort, & moi, dit Panseronde, il ne me fera pas croire que je suis Roi. Comment? dit l'Inconnu.... Ne parlez plus de cela, dit Splendide, enseignez-moi dans le canton quelque endroit où l'on fasse bonne chere? Vous

n'avez qu'à ſuivre votre route, répondit un de la troupe, vous trouverez ici près *le Pays de ſans façon*, où vous ſerez bien reçû. Oh! dit le Roi, voilà une bonne nouvelle, cela. *Le Pays de ſans façon* me plaît. En diſant cela le Roi donna à cet homme une piece d'or qu'il reçut comme la meilleure nouvelle qu'il eût eûe depuis ſix mois. Le Roi & ſon Favori continuerent leur chemin.

Panſerondé s'apperçut que le Roi étoit devenu réveur, il lui en fit reproche. Qu'avez-vous, lui dit-il? vous voyez, Sire, que vous n'êtes ni mort, ni malade, & que ces gens-là ne ſçavent ce qu'ils

diſent, C'eſt-là, dit le Roi, ce qui m'inquiéte. N'as-tu pas remarqué ce que cet homme nous a dit de la ſageſſe de la Reine, & qu'elle s'eſt retirée dans un Temple de Veſtales? je ſuis aſſûré que cela eſt vrai comme je ſuis mort. Parbleu, dit le Cuiſinier, la réflexion eſt bonne, il pourroit bien être tout le contraire de ce qu'il a dit; de cette façon-là cela ne vaudroit pas le diable. Mais crois-tu, reprit le Roi, que ces gens ſoient obligés de dire toujours le contraire de ce qui eſt? Ils peuvent dire des choſes qui s'écartent de la vérité, mais non pas directement oppoſées. Ma foi, dit

le Chef des cuiſines, ils nous ont dit que j'étois Roi, & je ſuis votre très-humble ſujet, que je vous avois empoiſonné, & je vous ai fait faire bonne chere; ils vous ont aſſûré que vous étiez mort, & jamais vous n'avez eû meilleur appétit; ils diſent que la Reine eſt dans un Temple de Veſtales.. Laiſſons ces raiſonnemens-là, dit le Roi en interrompant ſon Cuiſinier, vois-tu d'ici la ville ſans façon? peut-être y trouverons nous la Reine.

CHAPITRE VIII.

Comment le Roi Splendide ſe trouva dans le Pays de ſans façon.

EN approchant de la ville nos Voyageurs virent différentes troupes de jeunes gens magnifiquement habillés, & de jeunes Beautés miſes de la maniere la plus galante. Les uns tenoient ſous le bras de jeunes Nymphes qui ſe promenoient en ſautant, d'autres étoient aſſis ſur le gazon & preſque couchés ſur les genoux de ces Beautés : dans un

endroit on danſoit au ſon d'une flûte ou d'un hautbois, dans un autre on chantoit des chanſons guaies.

Splendide ne s'arrêta pas alors à admirer ce ſpectacle, il entra dans la ville. Il fut enchanté de la magnificence des Palais. Toutes les boutiques étoient garnies de mêts excellens. Les broches tournoient, & l'odeur des ragoûts les plus fins charmoit l'odorat. Des deſſerts tout préparés étoient rangés ſur des plats de cryſtal, enfin tout annonçoit la joie & l'abondance.

Le Roi & ſon camarade ſuivirent quelques Cavaliers qui entrerent dans une gran-

de maiſon, dont toutes les portes étoient ouvertes. Un Ecuyer prit leurs chevaux, Splendide & ſon camarade furent introduits dans un ſallon où le couvert ſe trouva mis, & ſur le champ on ſervit. Un homme qui paroiſſoit le maître du logis, ſe préſenta & leur dit d'un air obligeant, Seigneurs, vous êtes ici chez vous, vous n'aurez qu'à ordonner. Et ſans plus de cérémonie il les quitta. Oh! le charmant Pays, dit Splendide, nous y trouverons aſſurément la Reine. Si elle eſt aſſez ſotte pour n'y être pas venue, dit Panſeronde, madame ſa mere n'a qu'à la chercher.

Quand le Roi ſe fut un repoſé, il voulut voir les promenades. Il ſortit avec ſon camarade, & tourna ſes pas vers une allée de grands arbres où il vit beaucoup de monde aſſemblé. Il s'aſſit avec ſon compagnon auprès d'un cercle de jeunes Nymphes qui lui parurent les plus aimables. Quand il eut reſté quelques inſtans auprès d'elles, il remarqua qu'elles rioient en le regardant. Celle qui paroiſſoit la plus vive, étoit une brune charmante. Elle paroiſſoit plus de trente ans, mais elle avoit tout l'éclat de la premiere jeuneſſe. Ses yeux noirs étoient pleins de feu. Son nés

un

un peu aquilin étoit d'une proportion parfaite, & sa bouche vermeille étoit ornée des plus belles dents du monde. Elle dit au Roi d'un air familier, nous parlions de vous quand vous êtes arrivé. Comment cela est-il possible, dit le Roi? aucune de vous ne m'a jamais vû. Vous y voilà, répondit la Nymphe, nous disions que si quelque Inconnu venoit nous aborder cela pourroit nous amuser. J'étois donc aussi, dit Panseronde, le sujet de votre conversation, car de la vie vous n'avez entendu parler de moi. Vous êtes assez aimable, reprit la Nymphe, pour être sans le

ſçavoir l'objet de toutes nos penſées. Je vous crains, dit Splendide, vous me paroiſſez avoir trop d'eſprit. Vous ironiſez, répondit la Nymphe : croyez-vous que les perſonnes d'eſprit ſoient à craindre. Elles ne le ſont que pour ceux qui n'en ont qu'à demi, & qui veulent paroître plus brillans qu'ils ne ſont naturellement ; avec les gens dociles notre eſprit s'humaniſe, & nous ne leur en demandons pas plus qu'ils n'en ont. Vous croyez donc, dit Panſeronde, avoir beaucoup d'eſprit, & vous vous en vantez : j'ai entendu dire que ce n'en étoit pas une marque. On vous a trompé,

reprit la Nymphe ; il eſt vrai que l'on peut ſe croire un eſprit ſupérieur & s'abuſer, on ſe flatte ſouvent ſans raiſon ; mais on ne peut avoir un grand génie ſans le ſçavoir. A quoi ſerviroit l'eſprit s'il ne donnoit pas le talent de connoître juſqu'à quel point on en a ? L'eſprit n'eſt autre choſe qu'une facilité de voir clairement tous les objets, ſoit ceux qui exiſtent réellement, ſoit ceux que l'on peut imaginer, & de concevoir tout d'un coup les divers rapports & les différences qui ſont entr'eux ; quand quelqu'un vous exprime ſa penſée, un eſprit vif ſe la peint à l'inſtant dans ſon

imagination, & en apperçoit d'un coup d'œil les justesses & les défauts ; avec ce talent-là si l'on connoît l'étendue du génie des autres, pourquoi ne voulez-vous pas que l'on sente la portée du sien. Cela est vrai, dit Splendide, j'ai entendu quelquefois des choses où je ne comprenois rien, & que d'autres trouvoient charmantes ; je disois en moi-même, c'est que je n'ai pas d'esprit, si j'eusse vû leur beauté j'aurois dit tout le contraire. Voilà, dit la Nymphe à ses compagnes, un homme raisonnable nous pourrons nous accommoder de lui. J'entens votre pensée, dit le Roi : avec

vous il n'eſt pas néceſſaire d'être ſpirituel, il n'y a qu'à ne pas vouloir le paroître. Vous dites vrai, reprit la belle Brune. Nous autres femmes, nous aimons un homme tout rond, comme vous paroiſſez être, à ſon aiſe, ſans ſouci, complaiſant à tous nos caprices, cela s'appelle *un homme à femmes*. Nous voulons dominer ſans grande peine, & nous déteſtons ces gens trop éclairés, qui connoiſſent le faux de nos raiſonnemens & de nos façons, & qui prennent quelquefois la licence de s'en moquer. En effet, dit le Roi, cela eſt contraire à la liberté publique, n'eſt-il pas plus charmant

qu'ils reconnurent pour des Sylphes, & quelques jeunes Beautés les plus aimables, qui s'entretenoient avec eux. La Nymphe frappa du pied, & auſſi-tôt il s'éleva une table de quinze couverts, ſervie magnifiquement, mais ſans aucune ſymétrie. Le Roi envoya Panſeronde chercher quelques entrées auſquelles il mit la derniere main. Il revint en un inſtant, & chacun ſe mit à table. Splendide voulut faire quelques cérémonies pour faire mettre les Sylphes avant lui, il n'en étoit plus tems. Chacun s'étoit aſſis, & on avoit laiſſé ſans façon les premieres places pour le Roi & pour

pour le Chef des Cuiſines, qui ſe mit à côté de lui.

Au deſſert, la joye redoubla. Quelques Nymphes chantoienr ſans exiger qu'on les écoutât avec trop d'attention, d'autres verſoient du vin & des liqueurs, quelques jeunes Beautés ſe levoient de table, & s'enfuyoient dans les appartemens; quelques-uns des convives les pourſuivoient, & rentroient un moment après avec elles tout hors d'haleine, parce qu'elles s'étoient apparemment ſi bien cachées qu'on avoit eu peine à les retrouver.

Au milieu du bruit le Roi buvoit toujours ſans ſortir

de ſa place, non plus que ſon Compagnon. La brune charmante qui avoit conduit le Monarque, lui demanda pourquoi il n'étoit pas auſſi gai que les autres. Vraiement, répondit-il, j'ai bien autre choſe en tête que de me réjouir : je cherche ma femme. On lui demanda comment il l'avoit perdue ; quand il eût fait ce récit chacun éclata de rire. Le Roi penſa ſe fâcher. Conſolez-vous, lui dit la Nymphe qui l'avoit abordé à la promenade ; je vous la ferai retrouver, vous pouvez compter ſur moi ; je ſuis *la Fée Riante*, & tout eſt ſoumis à

mon pouvoir. Ah ! malheureux que je ſuis, dit le Roi, je ſuis perdu ! Votre fils que j'ai rencontré pour mon malheur, m'a dit lui-même que vous étiez la plus malicieuſe Fée de l'Univers. J'aime à me réjouir, répondit la Fée, mais il n'y a qu'à entendre raillerie avec moi & ne ſe pas fâcher, on vient à bout de tout avec cela. Laiſſez-nous ſeulement ici, dit Panſeronde, celle que nous cherchons ne peut manquer d'y venir tôt ou tard. Pourquoi, dit Riante, croyez-vous la rencontrer ici plutôt qu'ailleurs. Par la raiſon, reprit Splendide, que c'eſt ici le

d'applaudir & de vivre tranquillement enſemble, que d'aller rire des ſottiſes d'une femme, & de l'en faire appercevoir : les travers où elle donne ſont de ſi peu de conſéquence, qu'il n'y a qu'à la laiſſer faire. Ah ! je crois que vous raillez, dit la Nymphe en ſouriant. Pardonnez-moi, dit le Roi, je ne cours pas après l'eſprit. Vraiment, dit le Chef des cuiſines, nous courons après bien autre choſe. Nous verrons, dit la Nymphe, venez ſouper chez moi ſans façon ; mais s'il vous arrive encore de faire l'eſprit, fut-ce par hazard, vous me le payerez.

En disant cela, la Nymphe toucha Splendide & son camarade du bout de son évantail, & toute la compagnie se trouva transportée dans un appartement dont l'éclat éblouissoit.

CHAPITRE IX.

Quelle étoit la Nymphe que le Roy avoit rencontrée, & de la funeste avanture qu'il éprouva.

LE Roi Splendide & son Favori, trouverent chez la Nymphe quelques jeunes gens superbement vêtus,

rendez-vous de toutes les jolies femmes ; votre mari au visage allongé, par exemple, vous y trouveroit si le hazard pouvoit l'y conduire. La Fée ne put s'empêcher de rougir à ces mots, & fit signe au Monarque qu'il s'en repentiroit.

Lorsque l'on eut passé une partie de la nuit dans les plaisirs, les uns, qui avoient assés mangé & dit tout ce qu'ils sçavoient, sortirent, les autres commencerent à danser dans une salle voisine; il se forma un bal où plusieurs masques entrerent sans en être invités. Panseronde quitta la table & entra dans le salon du bal pour

voit s'il ne rencontreroit pas la Reine.

Pour le Roi il ſentit le ſommeil prêt à s'emparer de ſes ſens; c'étoit l'homme du monde le plus charmant à table, excepté qu'il ne pouvoit s'empêcher de dormir au deſſert. Le ſalon où l'on avoit ſoupé étoit dans un déſordre admirable. Quelques chaiſes étoient renverſées, les ſervietes étoient à terre, les bouteilles à moitié vuides, rouloient ſur la table, & les verres par morceaux brilloient ſur le plancher à la lueur de quelques bouts de bougies qui expiroient dans les luſtres. Splendide au mi-

lieu de ce charmant désordre chercha quelqu'endroit pour dormir à son aise. Il entra dans une chambre voisine & se coucha sur un matelas de satin blanc qu'il trouva sur un lit de repos ; il ouvrit seulement sa veste qui le gênoit, & s'endormit.

Splendide commençoit à ronfler, lorsque la terrible Riante entra. Elle tenoit une bougie dans un flambeau qu'elle mit sur une table de marbre. Elle s'approcha du lit, & s'amusa quelques momens à considérer le Roi. On ne sçait par quelle fantaisie elle détacha sa robe, ôta ses pantoufles, & se plaça sur le

lit à côté de lui. Elle rioit comme une folle de voir Splendide dormir auſſi tranquillement. Elle le baiſa ſans qu'il le ſentît, & ſe réjouiſſoit à paſſer ſa main ſur ſon gros ventre. Le Roi qui ſe ſentit enfin chatouiller, dit en dormant plus qu'à moitié, Eſt-ce toi, Panſeronde ? finis donc, mon ami, laiſſe-moi donc dormir. Ce n'eſt pas votre Favori, répondit Riante, réveillés-vous, dort-on ainſi auprès d'une jolie femme? C'eſt ainſi que vous m'avez nommée. En diſant cela la Fée prenoit la main de Splendide, & après l'avoir baiſée la portoit ſur ſon ſein. A toutes

ces faveurs le Roi étoit immobile. Cauſons donc un moment, diſoit-elle au Roi. Vous m'avez dit que vous n'aimiez pas l'eſprit, lui répondoit-il en baillant. Oh ! reprit la Fée, il y a un certain eſprit de compagnie qu'il faut avoir, & je ne voulois pas parler de celui-là. Eſprit de compagnie ou eſprit particulier, dit le Roi, ce ſoir je n'ai ni l'un ni l'autre. Eh bien, dit Riante, puiſque vous voulez dormir, la même envie me prend auſſi. Cela eſt heureux, dit le Roi en ſe retournant à moitié, allons dormez donc, il y a place. Oui, reprit la Fée, mais il faut que vous ſoyez bon à

quelque choſe ; puiſque vous ne pouvez me tenir converſation vous allez me ſervir.... De quoi .... ajouta-t-elle en riant .. Ma foi, de drap .... Allons, *deviens magnifique drap ſans couture*. A ces paroles elle toucha le Roi du talon de ſa pantoufle qu'elle ramaſſa, le malheureux Monarque s'étendit ſi fort qu'il traînoit à terre de tous côtés, & fut changé en un drap de la plus belle toile que l'on pût voir, bordé d'une liſiere d'or, Riante l'ayant un peu regardé ſe coucha deſſus à ſon aiſe.

A peine avoit-elle fini ce funeſte enchantement que Panſeronde entra: il cherchoit

ſon Maître. Il vit la Fée qui rioit toute ſeule, & lui demanda ſi elle ſçavoit ce que le Roi étoit devenu. Je le ſçais au mieux, lui dit Riante, c'eſt moi qui l'ai fait devenir ce qu'il eſt. Eh! quoi, dit Panſeronde allarmé? Avant que de l'apprendre, reprit la Fée, ouvrez les deux battans de cette chambre & ceux du balcon qui donne ſur les jardins. Panſeronde exécuta ſes ordres en tremblant. Aſſeyez-vous, ajouta la Fée en ſe levant, ſur le milieu de ce lit. Le Cuiſinier lui obéit encore. Vous voilà, lui dit Riante, au milieu de votre Maître. Comment, dit Panſeronde en

pâliſſant? Oui, dit la Fée, il veut dormir, il veut être au lit, il eſt devenu drap, y a-t-il là quelque choſe d'extraordinaire? Ah! malheureux, s'écria le Cuiſinier, mon Maître, mon cher Maître! Mais, Madame, vous me trompez, mon Maître qui étoit ſi épais, être devenu ſi fin, cela n'eſt pas poſſible. Vous connoîtrez bientôt ſi je vous dis la vérité, reprit Riante. Il aura le pouvoir de vous parler, mais ſeulement quand vous ſerez ſeul avec lui. Du moins, puiſſante Fée, dit le Cuiſinier en pleurant, apprenez-moi s'il reſtera toujours ainſi, & comment ſon enchantement

finira. Je vais, dit la Fée, vous envoyer tous deux dans *la Forêt pacifique*. C'eſt-là que vous l'apprendrez. Tenez-vous bien droit, & prenez garde à ne pas tomber en chemin.

En diſant ces mots la Fée toucha le Roi enchanté & ſon Favori de ſa baguette, & tous deux prirent, au milieu des airs, la route de la Forêt.

CHAPITRE X.

Le Roi eſt emporté dans la Forêt pacifique. De l'oracle qu'il y reçut.

PAnſeronde aſſis ſur le ventre de ſon Maître,

n'oſoit ſe pancher pour regarder en bas de peur de perdre l'équilibre, ainſi il ignoroit s'il avoit fait beaucoup de chemin; tout ce qu'il en ſçavoit, c'eſt qu'il ſe ſentoit emporter avec une rapidité extraordinaire. Malgré ſon chagrin la voiture lui parut commode. Le Roi dormoit encore tout métamorphoſé qu'il étoit. Dormez-vous, Sire, lui dit le Cuiſinier en lui donnant un coup de ſon talon, on m'a dit que vous pourriez me parler quand nous ſerions ſeuls, je ne crois pas qu'il y ait perſonne qui nous écoute dans l'endroit où nous ſommes. Eh! bien, dit le Mo-

narque enchanté, je ſuis prêt à te répondre, mais ôtes-toi donc de deſſus moi, je ſens que tu m'étouffes. Oh! Sire, dit Panſeronde, je n'en ferai en vérité rien. Où croyez-vous être pour que je ſorte de deſſus vous. Je ſuis, dit Splendide, ſur un lit ſi mollet que je ne le ſens pas. Il eſt vrai que j'y viens de faire un vilain rêve. J'ai vû cette maligne Fée Riante qui m'a preſque fait mourir de frayeur. Quoi, dit Panſeronde, vous croyez que c'eſt un ſonge, par malheur c'eſt une réalité, vous êtes métamorphoſé en drap ſans couture, des plus beaux qui ſe faſſent, & à l'heure que

je vous parle nous voyageons en l'air. Si vous pouviez y voir vous n'auriez qu'à ouvrir les yeux. Vraiment, dit le Roi, je vois les étoiles, & je ſens que tu as raiſon. Ah! malheureux que je ſuis, maudit Pays de ſans façon! J'ai pleuré votre malheur, dit le Cuiſinier, mais il faut eſpérer qu'il finira. Nous tenons le chemin de la Forêt pacifique, où cette peſte de Fée m'a dit que nous apprendrons comment ſe terminera votre enchantement. Veux-tu, dit le Roi, que je me retourne pour voir ſi nous en approchons. Gardez-vous en bien, dit Panſeronde qui trembloit de frayeur que ſon

Maître ne lui jouât un pareil tour, ne voyez-vous pas que vous me feriez verſer : peut-être n'iriez-vous pas ſi bien ſur le ventre qne ſur le dos : Reſtons, Sire, comme nous ſommes. Je le veux bien, dit le Roi, d'ailleurs la nuit eſt ſi obſcure que je n'y connoîtrois rien.

A ces mots le drap & Panſeronde s'abattirent rapidement ſur un gazon au milieu d'une vaſte Forêt. Le contrecoup fut ſi fort que le malheureux Roi ne pût s'empêcher de crier, *ah ! je ſuis mort.* A préſent, mon cher ami, continua le Roi, tu peux te lever, je ſens que nous ſommes

mes à terre. Sire, dit Panſeronde en ſe levant, avez-vous ſenti, quand nous ſommes tombés, ſi vous étiez pouſſé ou attiré? Que veux-tu dire, répondit le Roi? j'ai ſenti un grand mal aux côtes quand j'ai touché la terre, & voilà tout. Ah! dit Panſeronde, c'eſt que votre premier Médecin, qui eſt un docteur, m'a dit qu'il voudroit ſçavoir ſi les corps tomboient par *impulſion* ou par *attraction*, & cela me feroit plaiſir de lui en dire des nouvelles. Qu'il aille au diable, reprit le Roi, on ira ſe caſſer le cou pour l'informer au juſte de ce qui en eſt. Il eſt vrai, dit le Cuiſi-

nier, qu'après le tour qu'il vous a joué de vous faire prendre une femme, il n'en vaut guères la peine. Parbleu, dit Splendide, quand je ſerois garçon pour toute ma vie je ne m'embarraſſerois pas de ſçavoir tout cela.

Cette converſation fut interrompue par quelque bruit que le Roi enchanté & ſon compagnon entendirent entre les arbres : Splendide ne pouvoit plus parler parce qu'il n'étoit plus ſeul avec ſon favori, & la frayeur impoſoit ſilence à Panſeronde. Ils virent en effet ſortir d'entre les arbres un petit vieillard ayant une rongue robe & une gran-

de barbe blanche, & qui tenoit à ſa main une lanterne allumée.

Le petit Vieillard s'approcha lentement, regarda le Roi métamorphoſé, tourna autour pour le mieux examiner, & cela ſans dire un ſeul mot : Il s'approcha enſuite du Cuiſinier, & l'ayant pris par la main, il le tira à l'écart ſans lui parler. Il lui dit enſuite, d'une voix poſée : je vois que cela eſt un homme marié, & que l'on envoye ici pour s'inſtruire. Vous êtes habile, lui repondit Panſeronde, pour moi, s'il ne me l'eut pas dit lui-même, je ne m'en ſerois jamais douté. Racontés-moi,

dit le Vieillard, ſon avanture. Parbleu, dit Panſeronde, elle eſt bien ſimple : il a perdu ſa femme ; il a été forcé de courir après, ſans cela il n'en auroit rien fait ; nous avons trouvé en chemin une Diable de Fée, qui l'a accommodé comme vous voyez, & qui nous envoye ici ſçavoir d'un Oracle comment il ſera déſenchanté. Mon cher, réprit le petit Vieillard, je connois la Fée dont vous parlés, n'en dites point de mal, vous n'y étiés pas, il faut que votre compagnon ait mérité ſon ſort. Il l'a raillée, dit Panſeronde, une ou deux fois. Elle ne ſe fâche pas pour ſi peu,

réprit le Vieillard, il faut qu'il y ait autre choſe que vous ne ſçavez pas : au reſte, continua-t-il, vous voulez conſulter l'Oracle, j'en ſuis le grand Prêtre, & je vais tacher de vous ſatisfaire tous deux : êtes vous marié? Non, dit Panſeronde, je n'ai pas cet honneur. Cela eſt bon, dit le grand Prêtre ; vous n'avez pas beſoin de moi ; quand vous le ſerez, venez me voir. Mais, ajouta-t-il, voulez vous un Oracle en vers ou un Oracle en proſe? Ma foi, dit le Cuiſinier, comme ce n'eſt pas pour moi, cela m'eſt indifférent. Mais voyons un Oracle en proſe, cela s'entend

mieux que le reſte. Allons, dit le grand Prêtre.

Auſſi-tôt il aveignit de ſa poche un petit ſifflet de corne dont il ſiffla une fois, & Panſeronde vit ſortir d'entre les brouſſailles un gros chat noir, ayant les yeux ardens, qui grimpa d'un ſaut ſur l'épaule droite du grand Prêtre. Cet animal fit peur au Cuiſinier, eſt-ce là, dit-il, votre Oracle en proſe? Il m'a l'air de mauvais augure: j'en aimerois mieux un en vers. Vous n'avez qu'à parler, répondit le Vieillard, à l'inſtant il remit dans ſa poche le ſifflet de corne. Le Chat noir fit trois fois, *fe*, *fe*, *fe*, & s'enfuit.

Le grand Prêtre tira d'une autre poche une petite trompete de cuivre jaune dont il ſonna. Dans l'inſtant le Cuiſinier vit un Oiſeau de la figure d'un Poulet d'Inde, mais dont le plumage étoit brillant & jaune comme de l'or, qui deſcendit d'un grand arbre & vint ſe percher ſur l'épaule gauche du petit Veillard.

Le grand Prêtre reprit Panferonde par la main, & ſe raprocha avec lui du Roi enchanté. Il mit ſa lanterne qu'il ouvrit au-deſſus de l'endroit ou devoit être la tête du Roi, & l'Oiſeau jaune alla ſe placer à ſes pieds. Le grand Prêtre ſe coucha enſuite ſur le ventre,

enſorte que ſon front touchoit preſque la lanterne, & fit ſigne au Cuiſinier de faire la même choſe de l'autre côté. Panſeronde obéit. Alors le grand Prêtre appella doucement l'Oiſeau en lui diſant *Petit*, *Petit*, l'Oiſeau s'approcha en marchant ſur le Roi, juſqu'à ſon viſage, il lui tourna enſuite le derriere & fit la roue avec ſa queue, ſous laquelle étoient écrites ces paroles.

Votre enchantement finira,
Dès que votre Epouſe infidelle
Entre vos bras éprouvera
Ce qui fâche plus d'une Belle.

Avez vous bien lu, dit le grand

grand Prêtre ſans quitter ſa place ? Ah ! deux ou trois fois dit Panſeronde en ſe levant, je ſçais votre Oracle par cœur. Voilà donc qui va bien, dit le Veillard. L'Oiſeau jaune rabattit ſa queue, & du bout de ſes plumes, il frotta trois fois la bouche du Roi, après quoi il s'envola.

Le grand Prêtre s'étant relevé, dit, remarqués bien. *fidelle entre vos bras.* Mais, dit Panſeronde, que faut il que la Reine éprouve, & qui fâche les belles ? Oh ! dit le grand Prêtre, c'eſt une autre affaire, cela arrive plus ſouvent qu'on ne veut. En diſant ces mots, il releva ſa lanter-

ne, en ſouffla la lumiere, & diſparut entre les arbres.

Quand il fut parti, Panſeronde ſe coucha ſur l'herbe auprès de ſon maître. Il étoit ſi accablé de triſteſſe qu'il ne diſoit mot : il ne faiſoit que ſoupirer. Il rompit enfin le ſilence. Avez-vous bien lû, Sire, dit il, d'un ton triſte ? A merveille, mon ami, repondit le malheureux Splendide, j'avois l'Oracle ſur le nés, il ne m'en eſt pas échappé une parole. Il a fait, dit Panſeronde bien des cérémonies pour vous enſeigner une ſottiſe : cet Oracle là avoit cependant meilleure mine que ſon compagnon l'Ora-

cle en proſe. Quoi, dit Splendide, il y en avoit un autre que tu pouvois choiſir ? Tu as mal fait de prendre celui-ci, tu vois que nous n'y comprenons rien. Oh ! Sire, dit le Cuiſinier, celui-ci eſt bien clair, il faut que la Reine vous faſſe une infidélité entre vos bras, le reſte après, cela comme vous a dit le grand Prêtre, arrive preſque toujours. Pour mieux retenir tout cela, reprit le Roi, tâche de l'écrire au clair de la Lune. Allons, dit Panſeronde, j'ai mes tablettes dans ma poche ; voilà du blanc au bas d'une page. *Trois ſoupes, quatre hors d'œuvre, huit entrées.....* Finis

donc, dit Splendide, je ne ſçaurois manger & tu me mets là en appetit, ce n'eſt pas cela. C'eſt que je lis ce qui eſt au haut de la page, dit le Cuiſinier. *Dès que votre Epouſe infidelle entre vos bras, éprouvera ce qui fâche plus d'une Belle.* Voilà votre Oracle copié. Sire, reprit Panſeronde, il me vient une réflexion; c'eſt que s'il s'agit de fâcher la Reine, quand elle vous ſera infidelle, Chagrinant pourroit bien vous rendre ce ſervice là. Je ne ſçai, dit le Roi, car par là il me feroit bien aiſe. Vous avez ma foi raiſon, dit Panſeronde, il faudra que ce ſoit quelqu'autre qui ne

ſçache chagriner que la moitié du monde. Allons, reprit le Roi, les affaires que nous avions ici ſont heureuſement terminées, il s'agit de chercher la Reine & qu'elle me trahiſſe promptement, ſortons d'ici mon ami. C'eſt fort bien dit, repondit Panſeronde, vous reſteriés bien ici cent ans que l'on n'y fera je croi jamais d'infidélité à perſonne; ſi nous étions dans un certain bois que je connois bien, j'aurois bonne eſpérance. Tous nos raiſonnemens, dit Splendide ſont inutiles, il s'agit de me porter où eſt la Reine. Vous ne pouvez donc plus, dit le Chef des Cuiſines, vous

enlever & voler tout ſeul comme vous faiſiez en venant ici. Non, ma foi, dit le Roi; je ſens que je ne puis remuer. Puiſque cela eſt ainſi, je vais vous porter, dit le Cuiſinier, mais de quel côté tournerons nous nos pas? Tu prendras à gauche, repondit le Roi, c'eſt le moyen de trouver ma femme.

Panſeronde voulut plier le Roi enchanté pour l'emporter, & le prenoit d'abord en travers: Splendide ne put s'empêcher de crier. Quoi, Sire, dit le Cuiſinier, vous êtes donc encore un peu roide. Ah! mon ami, repondit le Monarque, ce n'eſt que par

les jambes ; tu n'as qu'à me rouler en long & m'emporter ſur ton épaule, cela ira à merveille.

Le Cuiſinier exécuta les ordres de ſon maître, & en fit en effet un gros rouleau, mais quand il voulut l'enlever, il n'en put venir à bout. Sire, lui dit-il, qu'eſt-ce donc que ceci ? vous voilà plus peſant encore que vous n'étiez : je croyois que cette Fée vous avoit rendu léger. Oh, dit le Roi, je conçois qu'elle l'auroit bien voulu, mais je m'en ſuis bien donné de garde : puiſque tu ne peux m'enlever, va dans quelque Village chercher un chariot pour

me transporter, & déploye-moi auparavant, je sens que mes bras m'ôtent la respiration. Remarques bien l'endroit où tu me laisses, & reviens au plutôt, de peur que je ne m'ennuye. Panseronde exécuta ses ordre, & partit après avoir embrassé tendrement le Monarque enchanté.

CHAPITRE XI.

Le Roy revoit sa femme, & comment il devient amoureux d'elle.

LE malheureux Splendide resta seul. La nuit

étoit devenue fort obſcure. Le ſilence répandoit une ſecrette horreur dans tous les ſens : mille idées extraordinaires ſe préſentoient en foule à l'imagination du Monarque infortuné.

Enfin cette nuit ſi triſte finit ſa carriere. Le ſoleil approchoit des portes de l'Orient : les oiſeaux commençoient à voltiger ſur les arbres, & célébroient par leurs premiers ramages le retour de l'Aurore : les Zéphirs voloient au-devant d'elle pour l'annoncer à toute la nature.

Le malheureux Roi ſentoit une partie de ſes ennuis ſe diſſiper à l'aſpect d'un ſi

beau jour, lorſqu'il vit ſortir d'entre les arbres deux jeunes Nymphes charmantes. Elles ſe promenoient d'un pas léger, & ſembloient voltiger ſur de petites mules délicates qui ne touchoient preſque pas à terre. Un corſet négligeamment attaché permettoit à une gorge divine de paroître dans tout ſon éclat ; une robe légere dont les pans étoient dans les poches, laiſſoit voir un jupon blanc qui ne cachoit pas à moitié une jambe fine & parfaitement bien chauſſée. Les cheveux de ces deux charmantes perſonnes paroiſſoient friſés de la veille, & leur déſordre annonçoit qu'elles ſor-

toient des bras du ſommeil.

Elles s'approcherent : quelle fut la ſurpriſe du Roi, quand il reconnut ſon épouſe dans l'une de ces deux Nimphes ! Elle parut elle-même étonnée de trouver un drap auſſi beau, abandonné dans un lieu écarté. Beau drap, lui dit-elle en s'approchant, qui vous a mis ici ? Si le Roi enchanté eut pû lui répondre, il auroit dit ; en vérité, Madame, c'eſt la folie que j'ai faite de vous épouſer.

Ma chere Volatile, continua la Reine, en s'adreſſant à ſa compagne, vois combien cet endroit eſt charmant ! Ces

arbres d'une hauteur à perte de vûe, répandent ici l'ombre & la fraîcheur ; répétons ſur ce drap le pas de deux que nous devons danſer.

Auſſi-tôt les deux Nymphes marcherent ſur Splendidé & exécuterent un morceau de ballet parfaitement deſſiné. Elles danſoient avec tant de légéreté, que le Roi ne les ſentoit preſque pas. Il voyoit quelquefois en paſſant les choſes du monde les plus jolies, mais il n'oſoit y regarder trop à ſon aiſe, de crainte que quelque coup de talon ne l'éborgnât.

Quand la Reine & ſa Compagne eurent fini leur danſe,

elles ſe laiſſerent tomber en riant ſur le Roi métamorphoſé. Le déſordre de leur chûte acheva de l'enflâmer d'amour. C'eſt alors qu'il ſentît, pour la premiere fois, toute l'horreur de l'Oracle. Malheureux, diſoit-il en lui-même, il faudra pour la poſſéder, la voir infidelle, & fidelle entre mes bras. Cruelle Riante! Quelle eſt votre barbarie? ſans vous je l'aurois retrouvée, perfide ou non je n'en aurois rien ſçu, je n'aurois vû que ſes charmes. En roulant ces penſées dans ſa tête, le Roi amoureux embraſſoit en idée ſon Epouſe; elle ſe coucha tout-à-fait en

badinant avec Volatile, & ſon viſage qu'elle approcha du viſage du Roi, fit en lui un mouvement ſi vif que les deux Nymphes le ſentirent treſſaillir ſous elles. Le Roi ſe calma les voyant étonnées, de peur de les effaroucher tout-à-fait.

Les deux jeunes perſonnes s'étant raſſurées, Heteroclite regarda aux environs, & dit à ſa Compagne; notre Maître qui me ſuit toujours n'eſt pas encore éveillé, ſans cela il ſeroit ici, nous pouvons pendant ſon ſommeil cauſer en liberté. Quel plaiſir prenez-vous, répondit Volatile, à le fuir ſans ceſſe?

Depuis deux jours que vous êtes ſous ſes loix vous avez réſiſté à ſon amour : ſçavez-vous qu'il n'eſt pas accoutumé à tant de rigueur : je ne parlerai point de moi, mais aucune de nos Compagnes n'a porté ſi loin la cruauté. Voilà ce qui fait ſon malheur, dit Hèteroclite, telle eſt ma deſtinée, que je fais toujours tout le contraire des autres. Lorſque je me ſuis rendue à ce Prince, je lui ai vû une phyſionomie ſi platte, il me parut ſi fade que je fus auſſi-tôt charmée de ſa figure : il me tint quelques diſcours qui parurent ſi ennuyeux a toute la compa-

gnie qu'ils m'enchanterent, je crus que perſonne ne pouvoit le ſouffrir ; je l'aimai plus que ma vie : mais depuis que j'ai vû toutes nos Compagnes lui faire la cour, je le haïs à la fureur. Voilà, dit Volatile, un caractere bien ſingulier ! C'eſt ſans doute quelqu'enchantement qui vous a donné une humeur auſſi extraordinaire. je ne ſçais, reprit Heteroclite, ſi l'on doit appeller enchantement une complaiſance que mon pere a eûe pour ma mere. Je vais t'expliquer d'où me vient cette humeur, tu ſçauras en même-tems mon hiſtoire.

HISTOIRE

CHAPITRE XII.

Hiſtoire de la Princeſſe Heteroclite.

MON Pere, continua Heteroclite, eſt un Sylphe des plus puiſſans. Il poſſédoit un nombre infini de châteaux en l'air, mais qui ne rapportoient aucun revenu. Il voulut avoir des richeſſes ſur la terre, & prit la réſolution d'épouſer une Mortelle. Il n'examina point quel étoit le caractere de celle qu'il choiſit ; elle étoit fille d'un Magicien qui

ſçavoit à ſon gré changer en or tout ce qu'il touchoit, & qui d'un coup de baguette avoit élevé des palais de pierre & de marbre, dont la grandeur & le poids faiſoient gémir la terre d'où ils étoient ſortis.

L'Amour n'avoit point eû de part à cet hyménée. Mon pere traitoit ſon épouſe avec aſſez de froideur, elle ne s'embarraſſoit guere de lui, c'étoit le mariage le mieux aſſorti du monde.

Dès les premiers jours de cet hymen ma mere voulut éprouver la complaiſance de ſon époux; elle lui demanda, ſans s'expliquer, de lui

accorder une grace. Mon pere le lui promit ſans réflexion. Seigneur, lui dit-elle, ſi le Ciel nous donne un fils, je conſens que vous le faſſiez élever à votre gré; qu'il ſoit fier, préſomptueux, qu'il s'imagine que tous les humains ſont faits pour lui, en un mot, rendez-le digne des Génies de ſa race. Mais ſi j'ai une fille, je déſire qu'elle ait à elle ſeule tous les caprices des autres femmes. Quoi, dit mon pere, vous ne demandez que cela! Je vous l'accorde de tout mon cœur. Votre fille ſera un compoſé parfait de toutes les fantaiſies les plus contraires à la raiſon: Je jure

par les Génies mes Ayeux que cela ne manquera pas d'arriver.

Ma mere aſſurée par ce ſerment fut très-contente. Elle devint groſſe, & ſa joye fut parfaite lorſque neuf mois après elle me donna la naiſſance. Mon pere me nomma *Heteroclite*, ce nom parut bizare à ma mere, elle en fut enchantée.

Mon enfance s'eſt paſſée dans des plaiſirs infinis : ma mere m'aimoit avec paſſion, je ne la regardois pas ; mon pere me traitoit avec plus que de l'indifférence, je prenois toujours ſon parti. Il diſſipoit les richeſſes de ma mere, elle

s'en plaignoit, je riois de ſon chagrin; & mon pere me paroiſſoit adorable quand, pour plaire à quelque Belle, il avoit détruit un de de ſes palais, ou pris la plus grande partie de ſes pierreries. Je ſentois dès mon enfance qu'un grand Génie tel que lui, devoit briller par ſes profuſions, & ne devoit s'amuſer qu'à diſſiper toutes les richeſſes du monde.

Quand j'eus paſſé mes premieres années, je voulus me former le goût moi-même, (& c'eſt à mon gré la meilleur maniere) je ne m'embarraſſe pas de penſer comme les autres, il ſuffit que mes ſen-

timens me plaiſent pour me paroître juſtes. Je ſens de cette maniere un plaiſir que le reſte du monde n'éprouve point, & je trouve mille charmes où les autres ne rencontrent que de l'ennui : dis moi, ma cher Volatile, ne ſuis-je pas bien heureuſe? Oui ſans doute, repondit la Nimphe, il y a plus de mauvaiſes choſes que de bonnes, & ſi vous aimez ce qui ne vaut rien vous avez de quoi vous ſatisfaire. Te voilà dans mon ſens, reprit Heteroclite. Si, par exemple, il me tombe entre les mains de ces livres à ſentimens délicats, ſans varieté & ſans imagination, dont les phraſes

ſont allongées pour groſſir le volume, & où l'on répete ce que les autres ont dit cent fois, je ſuis enchantée, une douce volupté s'empare de mes ſens, je ne puis me laſſer d'en faire l'éloge. Quand je ſuis au Spectacle & que je vois une Actrice charmante, ayant les plus beaux yeux du monde, une phyſionomie intéreſſante par ſa douceur, une voix tendre & touchante, cela ne me flatte point du tout. Mais quand elle vient à prendre une monotonie perpétuelle, qu'elle regarde les luſtres, tandis qu'on lui parle, pour ſe remettre dans la mémoire une tirade qu'elle va

débiter ſur le même ton que la premiere, & qu'elle ſort du Théâtre en levant ſes dix doigts en l'air, pour montrer qu'elle n'en a pas perdu un ſeul, je ne puis m'empêcher de battre des mains à me faire mal. Qu'un Acteur joue à ravir dans le comique, qu'il faſſe les rôles de petit Maître comme pourroient le faire nos jeunes Sylphes les plus parfaits, je ne le regarde ſeulement pas. Mais s'il repréſente un héros, en faiſant le beau, & qu'il me croaſſe, en roulant les yeux délicatement, des ſentimens empoulés, oh! je t'avouerai que je ſuis enchantée.

Croyez-vous dit Volatile

que

que votre goût en cela ſoit ſi extraordinaire, je connois mille femmes qui vous reſſemblent : il n'y a pas même juſqu'à des hommes qui veulent ſe mêler de penſer de cette façon. Tu me chagrines en me diſant cela, reprit Heteroclite, mais achevons mon hiſtoire, peut-être te convaincrai-je que perſonne ne penſe comme moi. Je n'avois, (continua la Reine) aucune inclination dans le cœur. Ma mere voyoit la meilleure compagnie, ceux qui me faiſoient la cour, étoient des Génies jeunes, polis, aimables, ils ne pouvoient être de mon goût.

J'étois un jour au bal, où j'avois un plaisir extrême, on n'y dansoit point. La Salle étoit si pleine que l'on étoit pressé à ne pouvoir respirer : l'Ordonnateur de la fête avoit donné ses ordres, pour que personne n'entrât sans billet, mais il avoit donné des billets à tout le monde. Un jeune homme de la figure la plus aimable m'aborda, & me fit d'abord des complimens qui n'avoient pas le sens commun : malgré ses graces & sa beauté, je fus prête à me prendre d'inclination pour lui. Mais je m'apperçus qu'il m'aimoit sérieusement ; il me fit un présent, qui marquoit une ri-

cheſſe immenſe, il me parut raiſonnable & me propoſa de m'épouſer. Je le quittai avec dépit, je pris ſous le bras le premier que je rencontrai, & me remis dans la foule à pouſſer de toute ma force.

Quelque tems après, cette avanture, ma mere me propoſa un mariage, les filles ordinairement ne déſirent rien autre choſe, par cette raiſon-là je ne m'en ſoucios guères. Mais je vis celui qu'on me deſtinoit, c'étoit un gros homme, dont le ventre étoit ſi large qu'une ceinture de trois aûnes n'eut pû l'entourer, il me parut avoir l'eſprit

aussi épais que le corps, tout cela me détermina, & sur le champ je l'épousai.

Dès que notre hymen fut accompli, je sentis naître pour mon époux l'amour le plus violent. Il n'avoit aucun empressement pour moi, il resta à table toute la journée, sans me dire rien de gracieux ni d'amusant, quand je fus au lit il me laissa seule. Alors cet amant que j'avois vû au bal se présenta devant moi, & voulut m'engager à un enlévement, jamais il n'avoit été si brillant, il étoit entré par un enchantement que je ne connoissois point, ainsi je ne devois pas douter de sa

puiſſance ; je le repouſſai vivement. Mon époux vint, le jeune homme en ſe ſauvant fit un déſordre effroyable, mon époux n'en parut point allarmé, il ne fit paroître aucun ſoupçon, il arrangea lui-même ce que le jeune homme avoit renverſé, cela m'ébranla : ah ! dis-je en moi même, un pareil mari devient trop aimable, je reſſemblerois à quelqu'autre, ſi je demeurois avec lui. Il ſe coucha ſi lourdement que le lit s'enfonça, cela va trop loin, dis-je alors, un homme auſſi maladroit s'attireroit trop ma tendreſſe. Je me levai avec précipitation, & je me

ſauvai par un eſcalier dérobé.

Vous eûtes bien raiſon, dit Volatile, il vous prit là un très bon caprice, je craignois que vous n'euſſiez fait comme beaucoup de femmes qui demeurent avec leurs maris, quand ils ſont d'une humeur commode, cela auroit été une foibleſſe indigne de vous. Mais voyons la ſuite.

Fin de la premiere Partie.

TABLE

DES CHAPITRES,

Contenus dans la premiere Partie.

CHAP. I. *Du caractere des Faineanciens & des Sylphes.* Page. 1

CHAP. II. *Caractere de Splendide, Roi de Faineancie : du grand deſſein qu'il forma & des conſeils qu'il reçut à ce ſujet.* 10

CHAP. III. *Songe du Roi & ſon mariage avec la Princeſſe Hete-roclite.* 20

CHAP. IV. *De ce qui arriva au Roi la premiere nuit de ſes nôces, & comment il ne s'en embarraſſa gueres.* 34

CHAP. V. *Suite du précedent. Hiſtoire du Prince Chagrinant.* 40
CHAP. VI. *Suite de l'hiſtoire du Prince Chagrinant, & comment il chagrina le Roi.* 60
CHAP. VII. *Sautez par-deſſus ſi vous voulez, & liſez-le s'il vous plaît.* 76
CHAP. VIII. *Comment le Roi Splendide ſe trouva dans le Pays de ſans façon.* 85
CHAP. IX. *Quelle étoit la Nymphe que le Roi avoit rencontrée, & de la funeſte avanture qu'il éprouva.* 95
CHAP. X. *Le Roi eſt emporté dans la Forêt Pacifique. De l'Oracle qu'il y reçut.* 108
CHAP. XI. *Le Roi revoit ſa femme, & comment il devient amoureux d'elle.* 128
CHAP. XII. *Hiſtoire de la Princeſſe Heteroclite.* 137

Fin de la Table de la premiere Partie.

HISTOIRE
Du Roi
Splendide
et de la Princesse
HETEROCLITE.
Seconde Partie.

1748

HISTOIRE
DU ROY SPLENDIDE,
ET DE LA PRINCESSE HETEROCLITE.
SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Suite de l'Hiſtoire de la Princeſſe Heteroclite, & comment le malheureux Roi penſa être déſanchanté.

JE me trouvai, pourſuivit la Reine, dans une des cours du Palais. Je parlois toute ſeule, tant mes idées

étoient agitées. Mon époux, disois-je, ne me suit point, il faut retourner auprès de lui: non, ajoutois-je, cela est déterminé, il ne me reverra de la vie.

Ce jeune homme qui venoit de sortir de ma chambre se présenta devant moi dans ce moment. Nymphe charmante, me dit-il en se jettant à mes genoux, permettez que je vous offre mon secours. Je vous jure une fidélité éternelle, je ne vous quitterai jamais. Puissante Fée, ajouta-t-il, favorisez mon entrepri-se.

J'ignorois, poursuivit la Reine, à quelle Fée il s'

dreſſoit ; mais auſſitôt je vis paroître un char magnifique, attellé de huit chevaux plus blancs que la neige. Je m'élançai dans le char avec vivacité ; mon amant voulut s'y placer avec moi : mais, continua Heteroclite en interrogeant ſa Compagne, n'eſt-ce pas la coutume que quand une femme quitte ſon mari elle s'en va toujours avec quelqu'un ? Oüi, dit Volatile, c'eſt une regle à laquelle on n'a jamais manqué. Hé ! bien, dit la Reine, je fis donc au mieux dans cette occaſion, je fus piquée de la propoſition du jeune homme ; ſa fidélité éternelle me déplût ; je me

saisis des resnes, mes chevaux partirent de la main, & je le laissai là.

Après que j'eûs volé quelque tems dans la campagne, je me trouvai dans un grand bois dont la solitude auroit fait frayeur à tout autre que moi. Il faisoit un clair de Lune brillant, & la lumiere tremblante qui passoit au travers des arbres, ne servoit qu'à rendre l'obscurité plus affreuse. Je ne me sentois pas de joye. Je puis bien me vanter, disois-je, que personne n'a jamais fait de folie semblable à celle que je fais. Je quitte une couronne & un Roi qui me plaît, pour cou-

tir le monde ; que cela eſt charmant !

Comment, dit Volatile en l'interrompant, vous étiez deſtinée à regner, & vous êtes venue parmi nous ! Oüi, vraiment, dit la Reine, & c'eſt ce que j'aime le mieux de mon avanture : ce gros homme que je t'ai dépeint ſi lourd, ſi mal-adroit, eſt un Roi le plus riche du monde.

En ſortant de la forêt, continua Heteroclite, j'apperçus un palais d'une grandeur & d'une beauté merveilleuſes. Mes chevaux entrerent preſque malgré moi dans une grande cour, où pluſieurs domeſtiques vinrent me rece-

voir & m'aider à descendre de mon char. Je fus conduite dans des appartemens où l'or & la peinture éclatoient de toutes parts. Les bijoux les plus précieux y étoient avec profusion ; on me présenta un repas magnifique, où je fus servie par plusieurs Nymphes d'une beauté parfaite. Je me promenai le lendemain dans des jardins enchantés. Je passai ainsi deux jours dans les plaisirs & dans la meilleure compagnie du monde. Il me prit fantaisie de demander où j'étois & à qui ce palais appartenoit. Une jeune Dame qui étoit auprès de moi me répondit

que le Maître de ce Château n'oſoit par reſpect ſe montrer à mes yeux. Je voulus le voir & j'ordonnai qu'on le fit paroître ; auſſitôt cet amant qui m'étoit venu voir dans mon apartement ſe préſenta d'un air timide ; il ſe jetta à mes pieds en tremblant. C'eſt moi, me dit-il, qui vous adore, mais avec toute la ſoumiſſion & le reſpect que méritent vos charmes : je ne vous demande pour toute faveur que d'habiter ces lieux : ma mere la plus puiſſante des Fées, ne les a embellis que pour vous ; tout y préviendra vos déſirs. Je reçus ſon compliment avec froideur ; je lui ordonnai

ſeulement de ſe lever, il n'eut de moi que cette réponſe.

Je m'apperçus bientôt que dès que je déſirois quelque choſe, auſſitôt mes ſouhaits étoient accomplis; des jeunes gens plus beaux que les Amours me préſentoient ſur le champ tout ce dont j'avois envie. Cela me parut gênant: Quoi, dis-je, je ne puis donc plus avoir de caprices? (car remarques bien que dès qu'une fantaiſie peut être ſatisfaite ſans qu'il en coute, elle n'en eſt plus une) Oh! je veux abſolument quitter tout cela. Je ſortis un jour toute ſeule des jardins de ce Palais, & je m'aſſis dans la campagne ſur le gazon.

Je n'y fus pas long tems qu'un homme que je ne connoiſſois point vint m'aborder. Je me ſentis d'abord épriſe de ſa figure. Il avoit un vrai viſage de caprice. Tu le connois, c'eſt notre Maître dont je veux parler. Il me dit d'un ton doucereux, regnez, Beauté charmante ; vous triomphez des cœurs les plus inſenſibles, vos yeux lancent des traits toujours vainqueurs; l'Amour m'enchaîne de ſes liens les plus doux ; qu'il uniſſe nos cœurs à jamais; venez Nymphe trop aimable, portons tous deux les mêmes fers, vous allez embellir mon empire ſi vous le partagez avec

moi. Je fus charmée de ce langage ; je penſai tomber en extaſe quand il me dit qu'il ne ſe parloit jamais qu'en chantant, & je lui demandai avec empreſſement où étoit ſitué un ſéjour auſſi aimable.

L'Empire, me répondi-il, où je donne des loix, ſe nomme *la Caverne Raiſonnante*. Mille jeunes Beautés y volent de toutes parts, des ſons harmonieux éveillent les échos ; les Bergers, au ſon des douces muſettes, expriment leurs tendres ardeurs, quand ils danſent ſur la fougere tous leurs pas ſont des ſentimens. Ah ! lui dis-je, je me rends, conduiſez-moi dans votre

Empire. Je me levai auſſitôt, je le pris ſous le bras, & nous partîmes.

Nous n'eûmes pas marché long-tems que je me trouvai dans ſon Palais. Tu fus une des premieres que j'y rencontrai, ton petit viſage chiffoné me prévint d'abord en ta faveur, & ton air bouru a achevé de te donner mon amitié. Je n'entends de tous côtés que des fadeurs qui m'enchantent. Notre Maître n'eſt pas cependant ſûr d'être aimé. Je vois que toutes nos Compagnes ont pour lui trop de complaiſance, cela me révolte, j'ai peur en l'aimant d'avoir un goût trop général.

D'un autre côté, mon époux me revient ſans ceſſe à la mémoire, ſa taille épaiſſe, ſon eſprit lourd ſe préſentent continuellement à mon imagination. Voilà qui eſt décidé, je ne ferai jamais d'infidélité à un homme auſſi peu aimable. Ma chere Volatile, donne-moi, je te prie, tes avis là-deſſus. Moi, répondit la Nymphe, je vous donnerai bien un conſeil que vous ſuivrez ſûrement. Et quel eſt-il, dit Heteroclite? C'eſt, reprit Volatile, d'en faire à votre fantaiſie.

C'eſt ainſi que la jeune Heteroclite, aſſiſe ſur ſon époux, l'inſtruiſoit, ſans le

ſçavoir, de ſon caractére & de ſes avantures. Il trouva dans ſon récit mille choſes qui devoient lui plaire, & qui ne ſervirent qu'à le chagriner. Malheureux que je ſuis, diſoit-il en lui-même, ma femme me ſera fidelle par eſprit de contradiction, & pour ſe diſtinguer des autres femmes; me voilà enchanté pour le reſte de ma vie : elle me trouve aimable, parce que je lui déplais, quelle bizarerie ! que ma ſituation eſt ſinguliere !

Tandis que le malheureux Splendide étoit plongé dans ces réflexions, il vit s'approcher des deux Nymphes un homme d'environ 40 ans,

d'une figure aimable, mais dont le menton étoit trop long d'un bon pouce. Ah! dit-il auſſi-tôt, voilà ſans difficulté le pere du Prince Chagrinant, ſon menton allongé m'en rend certain. Que je ſerois fâché d'être déſenchanté de la main de cet homme-là. Il faut pourtant voir, ajouta l'infortuné Monarque, pourvû que je ſorte d'embarras, il importe peu comment.

Dès que l'Inconnu fut auprès des Belles, Volatile ſe leva en fille bien apriſe, fit trois ou quatre petits ſauts en diſant, je vous laiſſe, je m'en vais dans le bois cuillir des muguets; auſſi-tôt elle diſ-

parut & l'Inconnu ſe mit à ſa place,

Quand l'Inconnu fut aſſis il regarda tendrement Heteroclite. Belle Nymphe, lui dit-il, vous vous éveillés ſi matin qu'à la fin vous nous ferez croire que c'eſt l'amour qui vous éveille. Non, dit Heteroclite, j'ai eû envie de me promener, & voilà tout. Ah ! charmante perſonne, reprit l'Inconnu, pourquoi repouſſer les traits d'un Dieu qui triomphe de tous les cœurs : laiſſez-vous embrâſer de ſes feux ; ſans le plaiſir d'aimer que ſert l'avantage de plaire, voyez que tout annonce dans ces beaux lieux la

puiſſance du Maître des Immortels, ces ruiſſeaux amoureux de ces gazons toujours verts, expriment leurs tranſports par un doux murmure, & ces arbres panchent leurs jeunes rameaux pour embraſſer les tendres fleurettes.

Pendant ce diſcours, Heteroclite regardoit tendrement le viſage du Roi de la Caverne raiſonante, elle ſoupira. Ah! lui dit-il, quel ſoupir vous échape? Plaignez-vous les tourmens dont mon cœur eſt accablé. Ne détournés pas ces beaux yeux que j'adore.

La Reine rendit alors ſes regards plus tendres, & ſe pancha

pancha ſur l'épaule du Roi de la Caverne, il avoit un bras derriere Heteroclite duquel il la ſoutenoit : elle s'apuyoit ſi fort que le bras cédoit peu à peu & abandonna tout à fait la Reine. Le Roi de la Caverne avoit ſuivi la tête de la Reine, elle avoit fermé les yeux à moitié, il prit un baiſer qui ne les fit pas ouvrir. Ah ! s'écria-t-il, tendre amour, tu vas rendre ma victoire parfaite.

Quels mouvemens confus s'éleverent dans le cœur de Splendide ! l'amour qu'il venoit de prendre pour la Reine, la fureur de ſa jalouſie ; l'envie de ſortir du funeſte

état où il étoit, le désir de la posseder, le tourmentoient tout ensemble. Dans le transport qui l'agitoit, ne se connoissant plus il fit un dernier effort, leva ses deux bras & embrassa fortement le Roi de la Caverne & Heteroclite. Ah! s'écria la Reine, Seigneur vous m'étouffés, Madame, vous m'étranglés, répondit le Roi de la Caverne.

Ils en étoient là lorsqu'ils entendirent le bruit d'un chariot trainé par des chevaux & la voix d'un homme qui juroit pour les faire avancer. Le Roi de la Caverne & Heteroclite se débarasserent avec effort des bras de Splendide,

& ſe ſauverent dans la Forêt, le Roi les eut bien-tôt perdus de vue.

CHAPITRE II.

De la rencontre que firent le Roi & Panſeronde, en cherchant la Caverne raiſonnante, & de l'accident qui leur arriva.

DEs qu'ils furent partis, le Roi vit arriver ſon fidele Panſeronde (c'étoit lui-même qui avoit effarouché les amans.) Allons dit le Cuiſinier, venez mon cher Maître, voilà de quoi voya-

ger tant que vous voudrez. Vraiment oui, dit Splendide, tu viens de faire une belle affaire avec ton maudit chariot! Comment, dit Panferonde, une belle affaire! j'ai penſé être malade à force de me hâter. Eh! bien, dit le Roi, voilà le mal: aprens que j'ai retrouvé ici ma femme avec le pere du Prince Chagrinant, ils s'atendriſſoient couchés ſur moi, ſi tu étois arrivé un moment plus tard, je ſerois peut-être déſenchanté à l'heure que je te parle. Ma foi, dit le Cuiſinier, je ne pouvois pas deviner: eſt-ce que je leur ait fait peur? Ils ont autant de tort que moi, j'aurois plû-

tôt fait le guet moi-même pour vous rendre ſervice. Je te ſuis bien obligé, dit le Roi : mais quoi dit Panſeronde, avez-vous remarqué ſi la Reine commençoit à être fâchée. Oh ! dit le Roi, elle me paroiſſoit contente. Eh ! bien, dit le Cuiſinier, je ne vous ai donc fait aucun tort. Elle vous trahiroit cent fois que ſi on ne la fâche pas en même tems, cela ſeroit inutile. Cela eſt vrai dit Splendide, mais au reſte j'ai bonne eſpérance, car je ſçais où eſt la Reine. Et où eſt elle, dit Panſeronde ? Elle eſt, reprit Splendide, dans *la Caverne tviſonnante*, & j'ai entendu dire que dans cet endroit là

il n'y a point de fiertés qui puiſſent réſiſter. Voilà, dit Panſeronde, une heureuſe nouvelle pour vous : mais dites moi, je vous prie où eſt cette Caverne, car on aura beau vous faire des infidélités, ſi vous n'y êtes pas, c'eſt comme ſi on ne faiſoit rien; nous la trouverons, dit Splendide. C'eſt-à-dire, reprit Panſeronde, que vous ſçavez l'endroit où eſt votre femme, mais vous ne ſçavez pas où eſt cet endroit là : Nous voilà fort avancés. Ne te fâche donc pas, dit le Roi; il eſt impoſſible qu'un lieu pareil ne ſoit pas connu de tout le monde. Mets moi dans le chariot & continues le che

min que tu ſuivois, c'eſt par là que la Reine a tourné.

Panſeronde roula le Roi tout de ſon long ; & à grande peine le mit dans le char, comme il auroit fait un ſoliveau, & étant à pied il conduiſoit ſon Maître. Panſeronde ſçavoit parfaitement la cuiſine, mais il étoit mauvais Cocher ; il paſſoit ſur les pierres & dans les ornieres; le malheureux Monarque eſſuyoit des cahots qui le faiſoit crier. Après avoir voyagé quelque tems, nos gens ſe trouverent à l'entrée d'un pont qui traverſoit un grand fleuve. Panſeronde s'apprêtoit à le paſſer lorſqu'il entendit un grand

bruit à quelques pas de lui ; il se retourna, & vit dans un antre plusieurs hommes dont l'air & l'habillement le surprirent. Il lui firent signe d'arrêter son char & d'entrer. La curiosité le fit obéïr, il trouva dans la grotte des gens avec un visage brun & une barbe noire ; leurs habits étoient rouge & noir, & ils étoient couverts d'une espéce de mante bordée de caracteres magiques. Ils étoient autour d'une table sur laquelle il y avoit du pain & de grandes urnes pleines de vin. Les Inconnus placerent Panseronde au milieu d'eux, & en même-temps ils verserent du vin dans

dans de grands vaſes, & en burent pluſieurs razades. Ils parloient tous enſemble, & faiſoient tant de bruit, que le Cuiſinier étoit obligé de ſe boucher les oreilles. Quoi, leur dit-il, pendant un moment de ſilence, ne pouvez-vous parler l'un après l'autre? Vraiment, répondirent-ils, nous ne ſommes pas aſſez habiles pour cela! Et qui êtes-vous donc, reprit le Cuiſinier, quel métier faites-vous? & qui vous a raſſemblés ici? Qui nous ſommes, répondirent les Habitans de l'Antre? Voyez. Auſſitôt ils avalerent cinq ou ſix verres de vin. Vous demandez ce que nous faiſons:

eh bien, ſi vous voulez le ſçavoir, nous faiſons une répétition. Si vous parlez de boire, dit Panſeronde, vous répétez à merveille. Vous n'entendez pas, dirent-ils : auſſitôt ils ſe mirent tous à chanter d'une maniere ſi terrible, que l'Antre en trembla; les uns avoient une voix forte qui ſortoit du plus creux de leurs poûmons, les autres faiſoient éclater des ſons qui ſembloient venir du ſommet de leur tête. Le bruit fut ſi grand, que les chevaux attelés au char qui portoit le Roi enchanté, s'effarouchérent; ils coururent ſur le pont, & au milieu la frayeur les entraîna; les chevaux, le cha-

riot, & le Roi enchanté, tomberent tous enſemble dans la riviere.

Panſeronde qui vit de loin ce funeſte accident, voulut ſortir pour courir après ſon cher Maître, il fût arrêté par une femme qu'il n'avoit pas apperçue auprès de la porte. Vraiment, lui dit-elle, on ne ſort pas ainſi ; il faut payer le repas de ces Seigneurs. Comment, dit le Cuiſinier, vous appellez cela un repas ! Nommez-le comme vous voudrez, reprit l'Inconnu, ceux avec qui vous êtes n'en font gueres d'autres, & ne payent jamais quand quelque Etranger eſt avec eux. Panſe-

ronde, pour se tirer de ses mains, lui donna quelques pieces d'or, & elle le laissa aller.

CHAPITRE III.

De la conversation qu'eut Panseronde avec la Sybille, au sujet de la Caverne Raisonnante.

LE malheureux Cuisinier étant sorti, couroit sur le bord du fleuve & sur le pont, pour examiner s'il ne pourroit point secourir son cher Maître, il ne le vit plus paroître sur l'eau, & perdit

toute eſpérance de le ſauver. Il s'aſſit ſur le bord du fleuve accablé de triſteſſe & de fatigue. La Maitreſſe de l'Antre, qui l'avoit arrêté, vint l'aborder & s'aſſeoir auprès de lui. Quel eſt, lui dit-elle, le ſujet de votre inquiétude? je ſuis une Sybille puiſſante, je veux vous rendre ſervice: inſtruiſez-moi de votre deſtinée. Ah! dit Panſeronde en ſoupirant, mon drap eſt peut-être noyé à l'heure que je parle. Comment, dit la Sybille, eſt-ce qu'un drap ſe noye? il faut que vous ſoyez fou. Hélas, dit Panſeronde, ce n'eſt pas un drap ordinaire: que je ſuis malheureux de l'avoir

conduit ici, & d'avoir trouvé ces diables qui ont fait peur à mes chevaux. Ce ne ſont point des diables, reprit la Sybile, ce ſont de très-honnêtes gens : eh ! qui ſont donc ces gens, dit le Cuiſinier ? Ce ſont dit la Sybille, des habitans *de la Caverne raiſonnante.*

A ces mots, Panſeronde ſentit renaître l'eſpérance. Nous ſommes donc, dit-il, proche de cette caverne ? Dites moi, je vous prie, quel eſt le ſejour dont vous me parlés ? je veux bien vous l'apprendre, reprit la Sybille, j'y ai été élevée dès ma jeuneſſe, & je ſuis parvenue à en garder une des entrées.

Le Soleil (continue la Sybille) ne penetre jamais dans le Temple principal de ce ſejour, mais par un enchantement ſingulier, il eſt toujours rempli d'une lumiere éclatante. Ce lieu charmant a d'abord été habité par les idées : on y en trouvoit de nobles, il y en avoit de guayes, il y en avoit de galantes. Elles ont veilli, & il n'en eſt plus venu de nouvelles, on ſe ſert toujours des mêmes que l'on farde & que l'on met dans des attitudes différentes. Si cela eſt ainſi, dit Panſeronde, cet Empire ne doit pas être ſi floriſſant que vous le dites : voilà des idées vieilles &

fardées qui ne me plaisent point du tout. Ecoutez-moi, dit la Sybille, à ces idées languissantes & que l'on ne regarde plus, on a joint des Nymphes qui enlevent par leur légéreté. Elles sont si vives & dansent si parfaitement, que l'œil a de la peine à suivre leurs mouvemens ; elles sont accompagnées par des instrumens dont les sons transportent l'ame. Ah ! dit Panseronde, les yeux & les oreilles ont de quoi se satisfaire, je vois d'ici que cela est parfait. Mais, continua le Cuisinier, ces gens que j'ai vûs dans votre grotte, dansent-ils aussi, ils ne me paroissent point

du tout légers. Non vraiment, dit la Sybille, ils ne ſçavent pas ſeulement marcher ; ils ſe tiennent debout du mieux qu'ils peuvent & chantent. Quoi, dit Panſeronde, tous enſemble ? cela doit être effroyable. Non, non, répondit la Sybille, cela ne fait point un mauvais effet: il y a une vingtaine de violons, ſans compter les baſſes, qui jouent toujours tandis qu'ils crient, cela empêche preſque qu'on ne les entende. Cela me fait plaiſir, dit le Cuiſinier, un bruit efface l'autre, cela eſt bien imaginé. Mais, reprit la Sybille, je ne vous fais là la deſcription que

de ce qui s'offre à tout le monde, & de ce que l'on montre aux prophanes : si vous connoissiez nos citoyennes en particulier, vous seriez enchanté. On ne peut pas dire qu'elles ayent d'esprit, mais dans un appartement elles sautillent, elles fretillent ; ah ! si vous aviez seulement soixante mille livres de rente, & que vous fussiez d'humeur à en donner les trois quarts, je vous ferois connoître de petits Bouchons plus gentils que tout ce qu'on peut voir au monde. Mais, dit Panseronde, on ne vieillit donc point dans ce séjour. Si fait vraiment, dit la Sybille, il s'en trouve de vieil-

les, & même de laides. Mais il ſuffit d'être admiſe au rang de Prêtreſſe de ce Temple pour trouver les amans les plus diſtingués, les traits n'y font rien, elles charment tout le monde. Comme ces Nymphes ſont ſujettes à être infidéles, il y a des gens naturellement jaloux, qui cherchent la laideur pour ſe raſſûrer. Vous me charmez, reprit le Cuiſinier, de me dire que toutes vos Nymphes ont pluſieurs amans : écoutez moi un petit moment ; nous ſouhaitons qu'une femme que nous cherchons, trahiſſe ſon mari ; elle doit être dans cet endroit, n'eſt-il pas vrai qu'elle lui ſera

bientôt infidelle ? Vous n'en devez pas douter, répondit la Sybille, oh ! elle lui fera tant de trahiſons que vous aurez lieu d'être content. J'avois, dit Panſeronde, un drap, mais un drap magnifique, que je voulois prêter ou donner, cela m'étoit égal, les citoyennes de cet Empire aiment-elles un pareil meuble ? Sans difficulté, répondit la Sybille, c'eſt la ſomptuoſité qui fait la fortune de nos belles Nymphes, il n'y en a point qui ne gagne mille pour cent ſur tous les meubles qu'elles ont. Je brûle d'impatience, dit Panſeronde, d'être dans cet Empire. Je m'exercerai à crier

comme ceux que j'ai trouvés chez vous, & mon bonheur eſt aſſûré.

Le Cuiſinier demanda à la Sybille, s'il n'y avoit point aux environs quelques pêcheurs pour chercher ſon drap. Ne vous inquiettés point, dit-elle, venez avec moi dans ma grotte, je vous introduirai dans la Caverne raiſonnante; & ſi ce meuble précieux dont vous me parlés eſt tombé dans le fleuve, vous le retrouverez ſans doute dans cet Empire. Comment cela eſt-il poſſible, dit le Cuiſinier? Cette riviere, dit la Sybille, coule par enchantement, au-deſſus de la Caverne raiſonnante,

plus échaufé. Ne voyez-vous pas, dit la Sybille, que nos Princeſſes reſſemblent au Soleil? toute la terre tourne autour d'elles: ſans ſortir de leur place elles voyent tour à tour toutes les Nations du monde. Elles entendent donc toutes les langues, reprit Panſeronde? Il y a, dit la Sybille, une Langue univerſelle qui s'entend ſans qu'on l'ait jamais appriſe.

Ces diſcours furent interrompus par un bruit plus violent qu'à l'ordinaire qui fit retentir toute la caverne. Des éclats terribles de tonnerre penſerent faire mourir Panſeronde de frayeur: les hommes noirs

noirs qû'il avoit vûs dans l'antre de la Sybille parurent, & pouſſerent des cris effroyables. Les violons ſembloient ſe briſer en éclats, & faiſoient des ſifflemens affreux. Au milieu de ce tumulte épouvantable Panſeronde vit le Roi enchanté tomber des nues. Le bruit ceſſa dans le moment, & tout le monde ſe diſperſa en diſant, morbleu, la belle choſe! voilà un dénouement admirable, j'ai vû plus de vingt piéces qui ne finiſſoient pas ſi bien que cela.

Panſeronde étant reſté ſeul avec la Sybille, s'approcha de ſon cher Maître & l'embraſſa en ſoupirant. La Sybille fut

étonnée de tant de tendreſſe. Le Chef des Cuiſines lui raconta en peu de mots l'hiſtoire de l'infortuné Splendide, & lui répéta l'oracle qui lui avoit été rendu. La Reine, ajouta-t-il, doit être dans ce ſéjour, vous m'avez aſſûré qu'il ſeroit bientôt déſenchanté, nous n'avons qu'à le laiſſer ici. Ah! vraiment, dit la Sybille, ſi cela eſt ainſi, il ne faut pas qu'il reſte dans ce lieu; c'eſt ici le grand temple, & il n'arrive pas deux fois en un ſiécle qu'une citoyenne y faſſe d'infidélité à perſonne. Si cela leur arrivoit, on iroit les chercher juſques dans le fond du tombeau. On eſt donc terriblement

ſévére ſur cet article, dit Panſeronde ? Comment, ſévére, dit la Sybille ! apprenez qu'il y a toujours ici des ſoldats, la cuiraſſe ſur le dos & le caſque en tête, qui veillent à cela l'épée à la main, & qui ſont mieux payés que s'il s'agiſſoit de défendre une brêche.

Pendant cette converſation arriva *Volatile*, (c'étoit cette jeune Nymphe que le Roi avoit trouvée avec ſon épouſe dans la Forêt pacifique) elle reconnut le beau meuble qu'elle y avoit vû, & s'arrêta à le conſidérer. Panſeronde dit en particulier à la Sybille : je ne vois point ici la Reine, en attendant que nous l'ayons

c'eſt ce qui fait que vous y entendrez quelquefois des voix de Canard qui gâtent toute l'harmonie. Oh ! dit le Cuiſinier, laiſſez moi faire ; ſi j'en attrappe quelqu'un, je vous le mettrai aux navets, vous m'en direz votre avis.

CHAPITRE IV.

Panſeronde retrouve ſon cher Maître, & des avantures que Splendide lui raconta.

LA Sybille conduiſit Panſeronde dans ſa grotte. Elle lui fit traverſer un ſouterrain où regnoit une obſcu-

rité profonde. Quand ils eurent marché quelque tems dans les ténébres, ils se trouverent dans un lieu charmant, plein de la plus vive lumiere. Vous voici, dit la Sybille, dans la Caverne raisonnante. Panseronde fut enchanté du spectacle qui s'offrit à ses regards. Il étoit au milieu des Héros & des Princesses, & se trouvoit avec eux tantôt dans une Forêt, tantôt dans un Palais superbe, un instant après ils étoient dans un désert affreux, ensuite au milieu de superbes jardins. Ces gens-là, dit-il à la Sybille, font bien du chemin en peu de tems, ils n'en ont cependant pas l'air

trouvée, j'ai envie d'offrir mon beau drap à cette Nymphe, mais j'ai peur d'être refuſé. Vous vous mocquez, dit la Sybile, nos Citoyennes ſont polies, & n'ont jamais refuſé rien de perſonne. Le Cuiſinier enhardi par cette aſſurance, lui en fit la propoſition, qu'elle accepta, & le Roi enchanté fût tranſporté dans ſon Palais. Panſeronde demeura au ſervice de Volatile, la Sybile le quitta pour lui laiſſer la liberté d'entretenir ſon cher Maître, & lui promit de le reprendre le lendemain pour chercher enſemble la Princeſſe Heteroclite.

Lorſque Panſeronde fut

ſeul avec le Roi, il l'interrogea ſur la maniere dont il étoit venu dans la caverne raiſonnante. Comment, dit-il, êtes-vous arrivé ſeul ici, & qu'eſt devenu le chariot où vous étiez? Vraiment, répondit le Roi, dès que j'ai été dans l'eau, des Tritons m'en ont tiré, & s'en ſont emparés pour amener ici, diſoient-ils, un monſtre. Quoi, un monſtre, dit Panſeronde! & qu'en veulent-ils faire? Je leur ai entendu dire, reprit Splendide, que ſans monſtre la moitié des intrigues de ce pays-ci ne réuſſiroient point. Cela me paroît ſingulier, dit le Chef des cuiſines. J'ai trouvé une Sybille

qui m'a inſtruit des mœurs de la caverne raiſonnante, & qui ne m'a point parlé de monſtre; elle a appréhendé de me faire peur. Mais c'eſt apparemment cela qui vous a retardé? car je ſuis arrivé avant vous, quoique j'aye eu une longue converſation avec la Sybille, & que j'aye pris un grand détour. Point du tout, dit le Roi, mais c'eſt que j'ai trouvé bien des avantures où je ne comprens rien. Racontez toujours, dit Panſeronde, il eſt tard, peut-être cela nous endormira.

Quand les Tritons dont je t'ai parlé, reprit le Roi, m'ont eu tiré du chariot où j'étois,

ils m'ont laiſſé auprès d'un grand baſſin d'une eau plus claire que le cryſtal. Le tour de ce baſſin étoit de marbre blanc, pluſieurs ſtatues étoient couchées ſur les bords, & verſoient une grande quantité d'eau dans le canal. Il y avoit dans le baſſin une troupe de jeunes Nymphes d'une beauté parfaite qui ſe baignoient & qui badinoient entr'elles. Les unes ſe plongeoient & étoient quelque tems ſans reparoître ; d'autres nageoient & ſe lançoient de l'eau avec la main en badinant. On voyoit au milieu du baſſin quatre Génies qui portoient une grande coquille de nacre,

pleine de différentes piéces d'étoffes, dont les unes paroiſſoient quarrées, les autres rondes, quelques-unes étoient en triangle, mais toutes ſembloient fort minces. Une des Nymphes eſt ſortie du fond de l'eau en tenant par la main une jeune perſonne qu'elle a préſentée à ſes compagnes. Voyez, leur a-t-elle dit, il y a une heure que je la baigne. Elle avoit une ſi grande quantité de mouches, & rangées d'une façon ſi bizarre qu'elle étoit effroyable. Voyons à préſent, ont dit les autres Nymphes, ah! ont-elles ajouté, elle a le fond de la peau ſi fade qu'elle ne ſera jamais bel-

le:

le: allons, ſon deſtin eſt décidé. Auſſi-tôt elles l'ont laiſſé aller, j'ai entendu un grand nombre de dogues qui aboyoient d'une maniere terrible, & qui l'ont entraînée *au fond de l'eau*. Que je plains, dit Panſeronde, cette jeune perſonne! ces dogues l'auront dévorée, elle ne reparoîtra jamais.

J'ai vû enſuite, continua Splendide, s'avancer juſqu'au bord du baſſin un palais magnifique. Il en eſt ſorti un jeune Prince d'une figure charmante. Toutes les Nymphes ont fait un demi-cercle pour l'admirer. Il s'eſt avancé d'un air gracieux pour leur parler;

Mais elles n'ont pas voulu l'entendre. Prince aimable, lui a dit une d'elles, ne dites rien, & sur-tout n'approchez pas de l'eau : vos appas ne sont que de la peinture en détrempe, ils seroient bien-tôt entiérement effacés.

Dans ce moment, poursuivit Splendide, une des Nymphes s'est approchée des quatre Génies, & a tiré de la coquille une grande piéce d'étoffe. Ah ! mes sœurs, a-t-elle dit, en voilà une qui me paroît bien noire, sur-tout à la fin. Voyons, ont dit les autres, il faut la déployer. Elles ont suivi son conseil ; aussitôt il est sorti du milieu de

la piéce ſix hommes, qui ſans dire mot ont ſauté dans le baſſin, ſe ſont ſaiſis chacun par un côté de la piéce qui les avoit renfermés, & ont tiré d'une telle force que malgré les Nymphes elle eſt tombée avec eux au fond de l'eau.

Et vous, Sire, dit Panſeronde en baillant, comment avez-vous fait? Vraiment, dit le Roi, elles m'ont pris auſſi à la fin; j'étois plus lourd qu'elles ne penſoient: j'ai fait un petit mouvement, j'ai gliſſé entre leurs mains, & je ſuis venu dans ce pays comme tu l'as vû. Vous avez fait-là, dit Panſeronde, une heureuſe gliſſade, ſi ces Belles vous euſ-

ſent examiné, vous étiez perdu pour toujours.

Avec ces diſcours & d'autres ſemblables, le malheureux Roi s'endormit, bien triſte de ne pouvoir manger : Panſeronde ſoupa avec les gens de Volatile, & revint paſſer la nuit auprès de ſon cher Maître.

CHAPITRE V.

Maniere de trouver les gens ſans ſçavoir où ils ſont.

LE lendemain dès que le jour vint à paroître, le Cuiſinier ſe mit ſur la porte du Palais de Volatile, pour

attendre la Sybille qui lui avoit promis de le joindre pour chercher la Reine. Il la vit bientôt arriver, habillée de maniere qu'il eût de la peine à la reconnoître. Elle étoit vêtue en Bohémienne, d'un taffetas brun avec une écharpe d'or faux, qui étoit attachée sur son épaule droite & se nouoit sur le côté gauche. Elle avoit peint son visage du rouge le plus vif, & elle avoit les cheveux noirs comme du jeais. Elle embrassa Panseronde, & lui dit de l'accompagner. Je vais vous conduire, lui dit-elle, dans un endroit où doit passer aujourd'hui *le Trouveur de femmes*, il vous

fera retrouver la Reine, où il y aura bien du malheur.

Quand Panſeronde eut marché quelque tems avec la Sybille, elle le fit arrêter dans une grande rue: Nous n'avons qu'à demeurer ici, dit-elle, il va bientôt paſſer. Dites-moi donc, je vous prie, dit Panſeronde, quel eſt *ce Trouveur de femmes* dont vous me parlez? gagne-t-il beaucoup d'argent à ce métier-là? Vous allez le voir dans un moment, reprit la Bohémiene, ne vous inquiettez point.

Dans le moment Panſeronde vit venir de loin un homme d'une taille giganteſque, qui alloit de côté d'une vîteſſe

étonnante en chaſſant à chaque pas le pied droit avec le pied gauche : il étoit outre cela ſi torticolis, que ſon viſage étoit entiérement ſur ſon épaule droite. Il paſſoit devant Panſeronde & la Sybille ſans faire attention à eux. La Sybille lui cria, Arrêtez, Torticolis, arrêtez ; voici un homme qui cherche une femme. Torticolis fit encore cinq ou ſix pas par la force du mouvement, & enſuite s'arrêta. Dès que la Sybille & Panſeronde furent auprès de lui, Torticolis déploya un paquet qu'il tenoit ſous un bras, & Panſeronde vit que c'étoit une grande peau d'ours. *Le*

Trouveur de femmes prit, ſans rien dire, Panſeronde par un pied, & le ſecoua ſi fort qu'il le fit tomber ſur le derriere, dans cette ſituation il lui chauſſa promptement les gregues de la peau d'ours, le retourna & lui mit les bras dans les jambes de devant de l'animal, lui enveloppa la tête avec la hure, & attacha ſi bien tout cela que Panſeronde ne pouvoit s'en débarraſſer. Il demeura ſi étonné de cette opération qu'il ne pouvoit rien dire. Torticolis tira enſuite une chaîne de ſa poche qu'il paſſa au col de Panſeronde; il donna à la Sybille une baguette armée d'une pointe de

fer, avec quoi elle piquoit le derriere de Panſeronde pour le faire avancer; & Torticolis ayant pris le bout de la chaîne recommença à aller comme il faiſoit quand il étoit arrivé.

Panſeronde crioit quelquefois, arrêtez donc, vous m'étranglez; on ne l'écoutoit pas, il étoit obligé de ſuivre pour n'être pas piqué par la Sybille. Chacun attiré par ce ſpectacle couroit aux fenêtres, la Sybille diſoit à Panſeronde, regardez bien en l'air, peut-être vous la verrez, allons, diſoit Panſeronde toujours en courant, plus je regarde, & moins je la vois.

Il y avoit près d'une heure que nos gens voyageoient de la sorte, & ils avoient parcouru presque toute la ville. Panseronde n'en pouvoit plus. Enfin impatient d'être mené de cette maniere, il fit quelques pas plus vîte qu'auparavant, & se jetta sur Torticolis, qui allant de travers tomba sur le côté. Ah ! morbleu, dit-il, sans mon épaule je me serois cassé le nés.

La Sybille aida à Torticolis à se relever ; pour Panseronde n'en voulut rien faire qu'on ne lui permît de se reposer, & de quitter sa peau d'ours qui l'assommoit. Allons, dit la Sybille, vous en

ſerez le maître : auſſi bien, dit-elle au Chercheur de femmes, voici le tems où vous avez la liberté de demeurer en place pendant deux heures. Nous voici auprès des portes de la ville, entrons dans quelque endroit pour déjeûner, après cela vous recommencerez à travailler.

La Sybille & ſes deux compagnons entrerent dans une grande cour, & ſe mirent ſous un berceau de verdure. On ôta à Panſeronde ſon habillement d'ours, il fit apporter de quoi boire, s'aſſit à côté de la Sybille, & Torticolis ſe mit à califourchon ſur un banc, afin d'avoir le viſa-

ge tourné du côté de la table.

Lorſque Panſeronde eût bû quelques coups, il oublia tout le chagrin qu'il venoit d'avoir, mais il prit la réſolution de ne pas recommencer. Il déclara franchement à la Sybille & au Trouveur de femmes, qu'il ne ſe laiſſeroit plus accommoder de la ſorte. C'eſt dommage, dit la Sybille, car cet habillement-là vous fait au mieux. Il faut l'avouer, dit Torticolis, de tous ceux que j'ai menés depuis que mon bel ours a été tué, vous êtes celui qui avez le mieux fait ſon perſonnage. Cela eſt heureux, dit Panſeronde, mais ſi votre bel ours eſt crevé à

force de vous ſuivre, je ſuis plus délicat que lui, & je n'ai pas envie d'en faire autant. Oh ! dit Torticolis, il n'eſt pas mort de fatigue. Si vous voulez, je vais vous conter comment cet accident lui eſt arrivé. Inſtruiſez-nous auſſi, dit Panſeronde en ſe verſant un verre de vin, comment on vous a fait comme vous êtes, cela ne nous empêchera pas de boire. Je le veux bien, dit le Chercheur de femmes; auſſitôt il commença ainſi ſon récit,

CHAPITRE VI.

Hiſtoire de Torticolis.

JE ſuis fils d'un bon Bourgeois habitant ſur les rivages de la *Riviere des Capons*. Mon pere qui étoit un homme de beaucoup d'eſprit, me nomma *N'y regarde pas de ſi près*. Ah ! qu'il avoit bien raiſon ! Si j'avois ſuivi les conſeils que ce nom-là me donnoit, je ne ſerois pas à préſent ſi malheureux que je le ſuis.

A l'âge de trente ans je pris une femme qui en avoit environ quarante, elle étoit gran-

de, brune, & d'une beauté très-médiocre : cependant dès la premiere nuit de mes nôces je devins éperdûment amoureux d'elle. Je vécus pendant ſix mois aſſez tranquille. Mais enfin je m'apperçus que toutes les nuits elle ſe levoit d'auprès de moi, quand elle me croyoit endormi, qu'elle ſortoit de ma maiſon, & qu'elle revenoit ſe mettre au lit quand le jour étoit prêt à paroître. Je réſolus de la ſuivre pour voir ce qu'elle devenoit. Je fis ſemblant de dormir plus fort qu'à l'ordinaire, je l'entendis ſe lever, je marchai après elle. Elle me conduiſit juſqu'à un grand jardin que j'avois hors

des portes de la ville, elle entra & ferma après elle la porte avec les verroux. Je regardai par la ſerrure, & je reconnus que ma femme s'appliquoit à la Magie. Elle ſe déshabilla, alluma du feu au milieu du jardin, y jetta quelques herbes qu'elle cueillit dans le parterre, & auſſitôt je vis paroître un jeune homme d'une beauté parfaite, qu'elle prit par la main, & avec lequel elle entra dans un cabinet où je ne pouvois plus la voir. Quoique tranſporté de jalouſie, je réſolus de diſſimuler, & je retournai chez moi où je me couchai. Ma femme revint comme à l'ordinaire, je

ne lui témoignai aucun chagrin.

Pendant la journée j'allai à mon jardin, & je fis moi-même une bréche au mur dans un endroit écarté. La nuit ſuivante je me levai après ma femme, & je gagnai la bréche, delà je la vis faire les mêmes cérémonies que celles qu'elle avoit faites la veille; un autre jeune homme parut, plus beau encore que celui que j'avois vû la nuit précédente: elle le prit par la main & le conduiſit au cabinet. Je m'approchai tranſporté de jalouſie & de rage, & je trouvai ma femme entre les bras du jeune homme. Ils ne parurent point

émus de me voir ; ma femme se leva d'un air tranquille, & me prenant la tête entre ses deux mains, me la tourna sur l'épaule droite où elle est demeurée, (c'étoit le côté de la porte par où j'étois entré) & elle me dit, *n'y regarde pas de si près*, mon mari. Je sentis ma fureur s'augmenter à un tel point, que n'ayant point d'autres armes je voulus lui donner quelques coups de pieds ; je m'apperçus que je ne pouvois plus les reculer ni les avancer : mes jambes n'avoient plus qu'un mouvement de côté, que j'ai très-bien conservé comme vous venez de voir.

Apparemment, dit Pan-

ſeronde, vous en demeurâtes là; car ſi vous euſſiez voulu lui donner quelque coup de poing, vous auriez perdu l'uſage ordinaire de tous vos membres. Je me contentai, reprit Torticolis, de l'accabler d'injures; perfide, lui dis-je, ſi vous êtes ſçavante en Magie, ne voudroit-il pas mieux employer cet Art que vous poſſédez, à vous enrichir & moi auſſi, que de le mettre en uſage pour me trahir? Vous êtes la ſeule qui ſoyez capable d'un pareil crime. Eh! bien dit Panſeronde, ce diſcours la fâcha-t-il, pour moi il me paroît de fort bon ſens. Ces

paroles (reprit le Trouveur de femmes) ne l'irriterent pas autrement : je la vis ſourire auſſi bien que le jeune homme ; & elle me dit aſſez doucement, mon cher, vous ne vous nommerez plus, *n'y regardés pas de ſi près*, mais *Torticolis* ; vous irez de côté voir ſi je ſuis la ſeule qui quitte ſon mari ; vous ne pourrez vous repoſer que deux heures par jour dans votre courſe, afin de faire plus de diligence, & vous ne reviendrez point à la maiſon que vous n'ayez vû deux mille femmes qui ſoient dans le cas.

Il fallut obéir, pourſuivit

Torticolis, je partis ſur le champ pour chercher des femmes qui ſe ſoient ſauvées d'avec leurs maris. Depuis un an que je cours je n'en ai encore trouvé que quatre cens ſoixante & trois. Si les années ſuivantes ſont bonnes, j'eſpere dans trois ans avoir accompli ma pénitence, & retourner avec ma femme que j'aime encore malgré mes malheurs.

En achevant ce récit Torticolis verſa quelques larmes. Ma foi, dit Panſeronde, vous avez le cœur encore mieux placé que la tête, de regretter ainſi votre femme : elle me paroît tout-à-fait aimable !

Mais, ajouta-t-il, vous ne nous avez point parlé de la mort de votre ours dont vous dites que la peau me ſied ſi bien. Oh ! dit Torticolis, ce n'eſt qu'une épiſode. Comme les femmes qui quittent leurs maris, ne vont gueres aux promenades ni aux ſpectacles, & ſe tiennent renfermées dans leurs maiſons, il falloit les attirer à la fenêtre pour que j'euſſe l'honneur de les voir. J'avois acheté un grand ours magnifique, que bien des femmes auroient mieux aimé que leur chat ſi elles l'avoient eû. Il faiſoit le manége preſque auſſi bien que vous : tout le monde ſortoit pour le voir,

un mari qui me ſuivoit un jour, fâché de retrouver ſa femme qu'il avoit perdue depuis long-tems, & qui vint ſe ſaiſir de lui, paſſa ſon épée au travers du corps du pauvre animal. J'en ai fait paſſer la peau par un Magicien de mes amis, & elle me ſert pour habiller ceux qui, comme vous, veulent ſçavoir où eſt une femme égarée : l'Enchanteur mon ami lui a donné une vertu ; c'eſt qu'elle tient ſur le corps de ceux à qui on la met, enſorte qu'on ne peut l'ôter que quand les deux heures où je dois me repoſer vont commencer. Cela me paroît fort joli, dit Panferon-

de, mais je ne veux plus en eſſayer.

La Sybille & Torticolis employerent vainement toutes leurs raiſons pour faire reprendre la peau d'Ours au Cuiſinier, il mit ſes mains dans ſes poches & croiſa les jambes, bien réſolu de ne les pas croire. Vous vous laiſſerez perſuader (dit le Trouveur de femmes) quand vous y aurez fait un peu de réfléxion. Allons, ajouta-t-il, j'ai mangé pendant une heure, j'ai une heure pour dormir, vous ſerez plus docile à mon réveil, nous partirons. En diſant cela Torticolis ſe coucha ſur ſon banc & s'endormit.

La

La Sybille quitta Panſeronde pour quelque affaire & l'enferma dans la cour de peur qu'il ne s'échappât. Il ſongea en lui-même, comment il pouroit s'exempter de remettre cette déteſtable peau d'Ours; il ſe leva, la ramaſſa, en affubla doucement le Trouveur de femmes ſans l'éveiller, & dit en le regardant, voilà qui eſt bon, elle tiendra juſqu'à demain.

Lorſque les deux heures de Torticolis furent prêtes à finir, la Sybille rentra. Torticolis ſe réveilla, & parut déſolé de ſe trouver habillé comme il étoit. Ah! dit-il, en ſe levant de deſſus ſon

banc, malheureux que je ſuis me voilà comme un Ours juſqu'à demain, ſi perſonne ne me conduit, je vais faire enfuir tout le monde. J'aurois, dit Panſeronde, quelque plaiſir à vous piquer le derriere à mon tour, mais vous allez ſi grand train que l'on ne peut pas vous ſuivre. Allons, reprit Torticolis, mon deſtin me force de partir : ma femme, ma chere femme, je ne vous rejoindrai de long-tems! A ces mots il ſe remit à chaſſer ſon pied droit avec ſon pied gauche & fut bien-tôt éloigné.

CHAPITRE VII.

Comment Panſeronde trouva la Reine avec le Prince Chagrinant.

QUAND il fut parti, la Sybille dit à Panſeronde, Il a pourtant raiſon : pour attirer la Reine il faut faire quelque choſe de curieux : puiſque vous ne voulez plus danſer la danſe de l'ours, il faudra que nous nous promenions en chantant. Avez-vous de la voix ? ſçavez-vous des chanſons ? Oh ! pour de la voix, dit Panſeronde, j'en ai

une des bonnes que l'on puiſſe voir, vous allez entendre. Auſſi-tôt il commença un grand air en criant de toute ſa force. Finiſſez donc, dit la Sybille, c'eſt un air à boire, rien au monde n'eſt plus ennuyeux, il faut pour attirer la Reine quelque choſe de guai. Ma foi, dit Panſeronde, je n'en ſçai point d'autres, & j'ai vû des repas qui finiſſoient par des chanſons, où chacun ſe divertiſſoit à merveille. Chacun avoit tort, dit la Sybille, il n'y a rien de moins amuſant que des voix bourgeoiſes qui vous flutent un air ſans prononcer le quart des paroles, & qui finiſſent par

des cadences qui étouffent.

Ah ! morbleu, dit le Cuiſinier, j'oublioiſ le meilleur. Tenez, (ajouta-t-il en tirant une boëte de ſa poche) j'ai là-dedans de quoi faire venir la Reine, fût-elle à cent lieues d'ici. Auſſitôt il ouvrit ſa boëte, & tira une figure de carton, dont les bras, les jambes & la tête voltigeoient à l'aide de quelques fils qui y étoient attachés. Comment, dit la Sybille, voilà qui eſt admirable ! Quel nom cela a-t-il ? Cela s'appelle un *Pantin*, dit le Cuiſinier, toutes les femmes à Fainéancie ſont folles de cela ; il n'y en a point qui n'en ait au moins cinq ou ſix

dans son appartement. Voyez, ajouta le Cuisinier en secouant la ficelle, cela n'est-il pas charmant ? Cela fait un grand effet, dit la Nymphe, attachez cela sur votre gros ventre, je me charge de tirer la corde, cela ira à miracle.

Nos gens sortirent de table & entrerent dans la campagne. Ils n'eurent pas fait beaucoup de chemin qu'ils se trouverent devant un palais magnifique. Ils s'y arrêterent, & la Sybille fit aller le Pantin avec tant de grace que Panseronde ne pût s'empêcher de lui faire compliment sur la légéreté de sa main. Dans ce moment il apperçut la Reine

ſur un balcon. Ma foi, la voilà, dit-il à la Sybille, vous voyez que mon Pantin vaut mieux que toutes les peaux d'ours du monde.

La Reine qui reconnut Panſeronde, parut tranſportée d'admiration de la belle figure qu'il poſſédoit, & lui fit ſigne de monter. Il congédia la Sybille, & récompenſa la fineſſe de ſes doigts par un diamant de grand prix.

Le Cuiſinier fut introduit dans un appartement ſuperbe, où pluſieurs perſonnes étoient raſſemblées avec Heteroclite. Elle reçut le Pantin & le Cuiſinier avec des tranſports de joie infinis. Eſt-

ce toi, mon cher Panſeronde, dit-elle en l'embraſſant, je ne t'ai vû qu'un jour à la Cour de Fainéancie, & j'ai pris pour toi preſque autant d'amitié que pour ton Maître. Ne ſoyez pas ſurpris, dit-elle à un homme de l'aſſemblée que Panſeronde reconnut à ſon menton allongé pour le pere de Chagrinant, c'eſt le Cuiſinier de mon mari, & un très-aimable garçon, Où eſt le Roi mon époux ? pourſuivit-elle : je ſens que je l'aime. Ah ! Madame, dit le Chef des Cuiſines, eſt ce par amitié que vous nous avez quittés, ſi vous ſçaviez quel chagrin vous nous avez donné ! Tant

mieux, reprit la Reine, on en a plus de plaiſir à ſe revoir; mais s'il me cherche, ne me le dis point, cela m'ôteroit peut-être l'envie de le retrouver. En vérité, Madame, dit Panſeronde, on ne peut pas dire qu'il faſſe aucuns efforts pour vous rejoindre. Dans la ſituation où il eſt ſoyez ſûre que ſi vous le revoyez jamais, il faudra qu'on vous l'apporte. Tu me ravis, dit la Reine, je meurs d'envie de l'embraſſer. Madame, reprit le Cuiſinier, la démarche qu'il faudra faire pour cela pourra vous effaroucher, mais il faudra pourtant en paſſer par-là. Oh! pour celui-là, dit la Rei-

ne, il n'y aura rien que je ne faſſe. Mais, reprit Panſeronde, avez-vous ici beaucoup d'amans? Plus vous en aurez, & mieux cela ſera. Vraiment, dit Heteroclite, on ne manque pas ici d'adorateurs. Et ſont-ils gens à vous fâcher quand vous leur faites politeſſe. Oui, dit la Reine, ils ſont quelquefois ſi impatientans que je les congédie. Ce n'eſt pas tout-à-fait cela, dit Panſeronde; Que veux-tu donc, reprit la Reine? je ne comprens rien à ce que tu me demandes. Ma foi, Madame, dit le Cuiſinier, c'eſt un oracle en vers, je n'y conçois rien non plus. Mais il faut eſpérer

que tout ira à merveille. Je vais vous chercher un beau meuble dont je vous ferai préſent, ne vous embarraſſez pas du reſte.

Pendant ce diſcours Panſeronde vit entrer un jeune homme qu'il reconnut pour le Prince Chagrinant. Il lui parut (comme cela étoit en effet) qu'il ne connoiſſoit pas encore l'homme au menton long pour ſon pere. Morbleu, dit-il, en lui-même, ce jeune homme va fâcher la Reine, ſi en même-tems il lui faiſoit faire une infidélité, cela ſeroit parfait.

Chagrinant dès qu'il fut entré, ſe mit à rire en voyant

Panſeronde. Que faites vous ici, dit-il à la Reine, de ce gros garçon? Avez-vous auſſi dans votre Palais ſon compagnon qui eſt encore plus rond que lui? Non, dit la Reine, les connoiſſez vous? Vraiment dit Chagrinant, je les rencontrai le jour que vous ſortites de mon Palais enchanté, je leur contai l'Hiſtoire de la Table renverſée & des bougies éteintes; au lieu d'en rire ils me quittent avec un dépit qui me rejouit le reſte de la journée. Eh bien, dit la Reine, divertiſſez-vous encore, mais ſortez avant que je rentre ici. Auſſi-tôt Heteroclite paſſa dans une autre Chambre

avec ſa compagnie, ferma la porte après elle & laiſſa là le Prince & le Cuiſinier.

Chagrinant demeura un peu étourdi de cette fuite ſoudaine. Panſeronde lui dit, eh bien, vous fâchez donc encore les gens quand vous leur parlez. Je ne comprens pas, dit Chagrinant, ce qui peut l'avoir irritée. Ne voyez vous pas, dit Panſeronde, que c'eſt à ſon mari & à moi que vous avez conté cette belle hiſtoire, & qu'elle ne veut pas que nous la ſçachions. Parbleu, dit Chagrinant, je ne pouvois pas deviner: mais ſi vous voulez m'écouter, je vais vous inſtruire..... Vous

écouter, dit Panſeronde, je m'en garderai aſſurément bien; quand j'en voudrai à quelqu'un je vous l'envoyerai; mais pour moi je vous ſouhaite bien le bonjour. En diſant cela, le Çuiſinier quitta le Prince & alla chercher ſon maître.

CHAPITRE VIII.

Où l'on voit que l'Auteur s'embaraſſe.

PAnſeronde arriva chez Volatile fort content d'avoir trouvé la Reine. Il aborda la Nymphe d'un air

riant. Je viens, lui dit-il, charmante perſonne, vous demander mon congé & la permiſſion d'emporter le beau drap que je vous ai confié. Pour votre congé, dit Volatile, vous l'avez déja, vous pouvez partir; mais au reſte ſçachez que ce qui entre ici n'en ſort plus. Panſeronde voulut repliquer; la Nymphe ſans l'écouter fit deux ſauts & paſſa dans un autre appartement. Panſeronde demanda aux autres domeſtiques s'il étoit vrai que Volatile ne rendit jamais rien? Ils lui dirent tous, que c'étoit une choſe ſure.

Le Cuiſinier, bien perſua-

dé de cette vérité, ſortit fort triſte du Palais de Volatile. Je n'ai jamais vû, diſoit-il, un mari & une femme plus difficile à accomoder ! Quand je trouve l'une en bonne diſpoſition, je ne ſçauroit avoir l'autre. Il marchoit lentement en rêvant, lorſqu'il ſe trouva auprès d'un char magnifique, dans lequel il reconnut *la Fée riante*. Il fut ſaiſi de frayeur à ſon aſpect, elle s'arrêta & lui ordonna d'approcher. Oh ! dit-il, vous êtes trop malicieuſe, vous ne me tenez pas. En diſant cela il voulut s'enfuir, la Fée ſe mit à rire : auſſi-tôt le malheureux Panſeronde ſe ſentit pris d'une

d'une crampe si violente dans le jarret gauche, qu'il fut obligé de lever la jambe; son talon touchoit presque à son derriere. Il s'arrêta un moment & voyant bien que c'étoit un tour que lui jouoit la Fée, il fut contraint de retourner à clochepied implorer sa clémence. Ah! Madame, lui dit-il, ce n'est pas trop de deux jambes pour porter un aussi gros corps que le mien; permettez moi de me servir de toutes les deux. Comment dit la Fée en riant, vous ne vouliez pas m'obéir! Allons, reprit-elle, je vous pardonne, redevenez comme vous tiez, dit-elle en le touchant

de ſa baguette : montez dans mon char, je veux vous entretenir.

Panſeronde obéit à la Fée, qu'avez-vous fait, lui dit-elle de votre maître ? Et quel Oracle vous a t'on rendu dans la Forêt où je vous ai fait tranſporter ? Panſeronde lui conta tous les malheurs qu'ils avoient ſoufferts & lui fit lire l'Oracle qu'il avoit écrit ſur ſes tablettes. Comment, dit la Fée, voilà un Oracle très-favorable ! vous en ſerez quittes à bon marché. Oh ! reprit Panſeronde, cet Oracle que nous avons bien lû ſous la queue du Poulet d'Inde jaune, n'eſt pas ce qui nous al-

larme le plus. Quoi dit Riante, votre Maître n'eſt donc pas jaloux? Vraiment, Madame, dit Panſeronde, il ne l'eſt point du tout: ſi nous avions pû reſter tranquilles à *Faineancie*, trouver le vin bon & faire bonne chere, nous n'en ſerions en vérité pas ſortis. Eh! que ne diſiez vous, reprit la Fée, je croyois votre Roi aſſez fou pour courir de bonne foi après une femme échappée; je me ſuis imaginée que les airs qu'il prenoit avec moi, venoient de l'amour qu'il avoit pour elle; ſans cela je ne l'aurois jamais métamorphoſé comme j'ai fait. Sçavez-vous, ajouta-

t'elle où eſt la Reine, qu'elle lui faſſe vîte une infidélité. Je l'ai retrouvée, dit Panſeronde, Eh ! bien, dit Riante voilà qui eſt excellent. Oui, dit Panſeronde, mais mon Maître eſt au pouvoir d'une Nymphe qui refuſe de me le rendre : après vous être vangée ſi mal à propos du malheureux Splendide, vous n'avez plus ſujet d'en rire : joués quelque tour à celle qui le retient, divertiſſez-vous un peu à cela. Je le veux bien, répondit Riante, venez avec moi, & vous ſerez content. A ces mots le char de la Fée partit comme un éclair.

En chemin Panſeronde dit

à la Fée, mais, Madame, ne pourriez-vous pas toute ſeule déſenchanter mon Maître ? Vous n'avez, ſans tant de façons, qu'à donner un coup de baguette, & lui ordonner de reprendre ſa forme ordinaire. Vous ne raiſonnez pas, dit Riante : n'y a-t-il pas un oracle du deſtin qu'il faut accomplir ? Si le Deſtin n'étoit pas le maître des Dieux & des Fées, que deviendroient l'Iliade, l'Enéïde, les beaux Contes, les beaux Romans ? tout cela finiroit dès la premiere page. Je n'y ſongeois pas, dit Panſeronde, vous avez raiſon.

En finiſſant cette converſa-

tion Panſeronde ſe trouva avec la Fée dans des jardins ſurprenans par leur beauté. Des allées à perte de vûe étoient formées par des arbres qui répandoient une odeur délicieuſe : des Statues de jaſpe & de porphyre paroiſſoient des perſonnes animées : pluſieurs caſcades tomboient avec bruit dans des baſſins de marbre blanc, où elles ſembloient reprendre une nouvelle force pour s'élever juſqu'aux nues. On voyoit dans l'enfoncement un palais ſuperbe.

Pluſieurs Nymphes vinrent au-devant de la Fée : les unes lui préſentoient des fleurs les

plus belles, les autres des fruits les plus rares.

CHAPITRE IX.

Qui ſervira au dénouement.

LA Fée entra ſous un grand berceau de chévrefeuils, où elle s'aſſit ſur un lit de gaſon, Panſeronde étoit debout devant elle. Riante s'apperçut qu'il étoit interdit par la crainte. Elle ſourit de ſa frayeur. N'appréhendez rien, lui dit-elle, ce ſont ici les lieux que j'habite quand je ſuis de bonne humeur. Si je ne craignois pas de vous fa-

cher, dit Panſeronde, je vous demanderois ſi vous les habitez ſouvent. Je ſuis aſſez bien avec vous, répondit la Fée, pour ne pas m'irriter aujourd'hui de ce que vous me pourrez dire : je veux même que vous m'eſtimiez ; je vais vous faire voir tout l'éclat de ma beauté.

Auſſitôt la Fée ne fit qu'étendre ſa main, & elle devint dans l'inſtant la plus charmante blonde de l'univers. Elle ne paroiſſoit pas plus de vingt ans. Elle leva les yeux ſur Panſeronde, il crut que les cieux venoient de s'ouvrir : la Fée avoit un corps de robe étroit qui formoit la plus belle taille

taille & la plus belle gorge du monde. Sa robe étoit couleur de roſe & argent, ornée de brillans. Ah ! divine Fée, dit Panſeronde tranſporté d'admiration, ſi mon Maître vous avoit vûe ainſi, il ne ſeroit pas devenu drap entre vos mains. Vous êtes galant, répondit la Fée, mais ſi j'avois eû tous mes appas, je ne me ſerois pas amuſée de lui ; j'étois allée ce jour-là dans *le Pays de ſans façon*, pour varier mes plaiſirs, j'agiſſois ſans cérémonie : vous ne connoiſſez pas encore mon caractére, il faut vous en inſtruire.

Hiſtoire de la Fée Riante.

Je ſuis fille du Roi des Génies & de la plus parfaite des Sylphides. La jeuneſſe & la beauté que vous me voyez dureront autant que ma puiſſance qui ne doit finir de pluſieurs ſiécles. Il y a environ vingt ans que je quittai ce ſéjour enchanté où nous ſommes pour habiter parmi les mortels, J'ai pris des plaiſirs infinis à connoître leurs paſſions, leurs intrigues & leurs caprices. J'y ai quelquefois été moi-même expoſée, mais au lieu de me révolter tout-à-fait & de rompre entiére-

ment avec eux, j'ai pris le parti de rire de leurs foibleſſes, de m'en vanger ſelon l'étendue de l'offenſe qu'ils me faiſoient, & de leur pardonner.

Ce caractére-là, dit Panſeronde, n'eſt pas ſi mauvais: ſi j'avois ſçû cela il y a quelques inſtans, je ne me ſerois pas fait eſtropier pour vous éviter.

Parmi les hommes, continua la Fée, j'en ai trouvé un pour qui je ſentis naître malgré moi une inclination particuliere. Ce ne fut pas tant l'amour qui me parla en ſa faveur que l'amitié. Quoiqu'il fût d'une aimable figure, ſon caractére que je croyois ſincé-

re, la tendreſſe qu'il me fit paroître, furent les plus forts liens qui m'attacherent à lui. Aſſurée par ma puiſſance que je le forcerois toujours de revenir à moi, je me livrai ſans réſerve à ſes déſirs : trois mois après que j'eus fait ſon bonheur je m'apperçus d'une indifférence qui augmentoit de jour en jour. Une autre que moi ſe ſeroit répandue en reproches, & auroit verſé des larmes ; pour moi j'eus pitié de ſa foibleſſe, & je réſolus de rire de ma vengeance. Je me changeai par mon art en une brune telle que vous m'avez vûe, & ſous cette figure je m'offris à ſes regards. Je me

réjouis encore en me rappellant les nouveaux transports qu'il fit éclater : quoique je fusse de beaucoup moins belle que dans mon état naturel, son amour me parut plus fort que les premiers feux dont il avoit brûlé pour moi. Enfin pour consommer ma vengeance, je consentis à l'épouser. Je riois de voir cette blonde charmante qu'il avoit autrefois aimée, revenir sans cesse à sa mémoire. Je le surprenois quelquefois considérant son portrait qu'il avoit gardé ; mais il cherchoit envain cette Beauté qui vouloit le punir. Enfin pour achever, après six mois de mariage j'accou-

chai d'un fils : je le nommai *le Prince Chagrinant*, & pour le punir lui-même de l'infidélité de ſon pere, je lui donnai le talent de fâcher tout le monde. Mon époux ignoroit que cet enfant fût le fruit de nos premiers amours ; je le vis ſortir plein de fureur, & je me trouvai vengée.

Vraiment Madame, dit Panſeronde, j'ai vû votre Epoux chez la Reine ma maitreſſe, oh ! vous avez eu raiſon de lui faire allonger le menton comme vous avez fait. Quoi, dit la Fée en riant, vous l'avez vû ? N'eſt-il pas vrai qu'avec cela il a un air ſingulier. Si ſingulier, dit Pan-

ſeronde, qu'après qu'on m'en a parlé de lui ſeulement une fois, c'eſt à cela que je l'ai reconnu.

Depuis ce tems-là, reprit la Fée, il a fondé un empire tout-à-fait extraordinaire, il a crû par-là diſſiper ſes chagrins ; mais je ſçais qu'il ne peut y réuſſir. Je l'aime cependant encore, ajouta-t-elle ; c'eſt lui qui m'empêche d'être parfaitement heureuſe. Allons, Madame, dit Panſeronde, il a été aſſez puni, il faut lui pardonner ; à moins qu'il n'y ait, comme dans notre affaire, quelque oracle du Deſtin, auquel il faille obéir. Non, dit la Fée, je ſuis mai-

treſſe de ſon ſort : mais il faut ſonger à celui de votre Maître.

En diſant ces mots, la Fée tira de ſa poche un petit livre qu'elle ouvrit au hazard, & lut tout haut. *La Nymphe qui retient Splendide ſe nomme Volatile.* Je la connois, dit la Fée, elle a quelque ſçavoir en magie, mais mon pouvoir eſt bien au-deſſus du ſien. Ah! reprit la Fée, en riant après avoir regardé dans le livre, ce qui lui arrive à préſent eſt particulier : un amant extrêment riche l'adore, il a un rival bien reçu d'elle. Je ſçai ce qu'il faut faire, reprit elle en remettant le livre dans ſa poche.

La Fée aveignit une boëte d'or, émaillée de divers couleurs & ornée de carats : Elle l'ouvrit & fit voir à Panſeronde ſix papillons d'or ſemés de pierreries : voilà, dit-elle, ce qui délivrera votre Maître. Ce ſont ſix jeunes Genies qui ont voulu papilloner auprès de moi, auſſi-tôt je les ai mis dans ma tabatiere. Panſeronde admira leur beauté : Riante les mit ſur le ſable & leur dit, je vous ai captivés aſſez long-tems, aimables Génies, reprenez votre forme naturelle pour me ſervir & jouiſſez enſuite de votre liberté.

Auſſi-tôt Panſeronde vit croitre les ſix Papillons, qui

devinrent ſix jeunes gens plus beaux & plus brillans qu'ils n'étoient ſous leur premiere forme. Charmante Fée, dit l'un d'eux, que faut-il faire pour vous ? *Zinlodor*, leur dit-elle, aime *Volatile* ; il a un Rival caché chez elle, vous ſçavez ce qu'il faut faire pour punir l'infidélité. Auſſi-tôt les Génies diſparurent pour exécuter les ordres de la Fée.

Venez, dit-elle à Panſeronde ſoyons les témoins de l'avanture ; pour paroître je vais reprendre mon air brun. Dans l'inſtant elle changea entiérement d'habillement & de figure, donna un petit coup ſur l'épaule de Panſeronde & ſe

trouva avec lui devant le Palais de Volatile. Vous n'avez pas besoin d'entrer, lui dit-elle, on va vous rendre votre drap : mais écartons nous un peu de peur d'accident. En disant ces mots : la Fée frappa le Palais de sa baguette, aussi-tôt Panseronde entendit un grand bruit & des cris perçans ; ah ! Madame, dit-il, il n'y a pas lieu de rire, on s'égorge là dedans. Non, non dit en riant la Fée, on ne tuera personne.

Dans ce moment, Panseronde vit une toilette & quelques fauteuils sauter l'un après l'autre par la fenêtre. Il commença à bien espérer : ma foi

dit-il, mon beau drap va bien-tôt venir auſſi. En effet il vit ſon cher Maître tomber à ſes pieds. Ah! Madame, dit-il, je crois que le Roi a une jambe caſſée. Voilà dit Riante, une belle bagatelle! Vous pouriez craindre s'il avoit beſoin de Chirurgien, mais avec une éguillée de fil vous le guerirez. Je veux, ajouta-t-elle, vous ſervir juſqu'à la fin, je vais vous faire tranſporter avec votre Maître, dans la chambre de la Reine. Je ne vous dis pas adieu, vous m'y reverrez. En diſant ces mots Riante toucha de ſa baguette le Drap ſans couture & Panſeronde: ils ſe trouve-

rent tous deux dans la Cham-
bre d'Heteroclite.

CHAPITRE X.

Qui ſert à expliquer bien des choſes.

LE Roi & ſon Favori ſe trouverent ſeuls. Splendide fit un grand ſoupir. Qu'avez vous Sire, dit Panſeronde ? Etes-vous bleſſé de votre chûte. Je crois, dit le Roi que j'ai la cheville du pied démiſe. Ce ne ſera rien, dit Panſeronde, ſans réfléxion, vous n'aurez qu'à ne pas marcher de quelques jours

& cela ſe guérira. Mais, dit le Roy, regarde, je te prie, s'il n'y a perſonne de caché ici. Il ne peut, dit Panſeronde, y avoir perſonne puiſque vous me parlez. Regarde dans le cabinet, reprit le Roi, je n'ai ſauté par la fenêtre de Volatile que parce qu'on y a trouvé un homme, il ne faut pas nous expoſer à la même avanture; à force de tomber d'un premier étage je pourrois me faire mal. Vraiment, Sire, dit Panſeronde, vous avez raiſon. Mais inſtruiſez-moi donc, pourſuivit-il, comment tout cela s'eſt paſſé, je ne le ſçais qu'à moitié, Je le veux bien, dit le Roy, je vais en deux

mots te conter tout cela.

Volatile, pourſuivit Splendide, m'avoit étendu ſur ſon canapé & s'amuſoit à me conſidérer. Il eſt entré un homme d'environ trente ans, brun, d'une figure aimable, qui a préſenté un bouquet à la Nymphe. Elle l'a reçû d'un air galant, l'a dénoué & m'a parſemé de fleurs. Cela m'a fait plaiſir, tu ſçais que j'ai toujours aimé la parure. Volatile s'eſt aſſiſe ſur moi, & l'Inconnu s'eſt mis auprès d'elle. Il lui faiſoit les careſſes les plus tendres, il lui baiſoit les mains avec ardeur; la Nymphe le laiſſoit faire: je crois de bonne foi que ſi ç'eût été la

Reine, cet homme-là m'auroit désenchanté. Dans le moment on a entendu du bruit. L'Inconnu s'est caché dans un cabinet dont Volatile a ôté la clef. Six jeunes gens, plus brillans que le jour, sont entrés : Volatile a été d'un air riant au-devant d'eux. Les jeunes gens rioient de tout leur cœur, & j'entendois qu'ils se disoient tout bas l'un à l'autre, *il est dans le cabinet*. Il est survenu alors un homme grave, magnifiquement habillé, qui a pris un air plus sérieux encore en voyant rire les jeunes gens. Quoi, a dit l'un d'eux, vous avez un air à glacer tout le monde. Nous allons vous réjouir.

réjouir. Auſſitôt le cabinet où étoit l'amant de Volatile, s'eſt ouvert ; la Nymphe s'eſt ſauvée avec l'Inconnu en faiſant des cris, les jeunes gens n'ont fait que ſouffler en l'air, & j'ai ſauté par la fenêtre avec les autres meubles. Que penſes-tu, continua Splendide, de cette avanture ? N'eſt-ce pas une inſulte que ces jeunes gens m'ont faite ? Et quand je ſerai déſenchanté, ne dois-je pas m'en venger ? Oh ! pour cela non, dit Panſeronde : ils ne vous connoiſſoient pas ſous le déguiſement où vous êtes. Ils vous ont rendu un grand ſervice, & il faudroit avoir l'eſprit malfait pour prendre

cela comme un affront. Quoi, dit le Roi, tu appelles rendre ſervice aux gens de les jetter par les fenêtres. Ah! Sire, dit Panſeronde, vous ne ſçavez pas pourquoi cela s'eſt fait. C'eſt la Fée Riante que j'ai retrouvée, qui vous a fait ce plaiſir-là. Comment, dit le Roy, tu as rencontré cette malicieuſe Fée? ah, mon ami, nous ſommes perdus! Ah! dit Panſeronde, vous ne la connoiſſez pas. C'eſt la plus charmante perſonne de l'univers: elle ne vous a métamorphoſé que pour rire., & veut aujourd'hui vous ſervir pour ſe réjouir aux dépens de quelque autre; vous voici dans la cham-

bre de votre épouſe, je l'ai trouvée d'une humeur excellente pour vous déſenchanter. Croyez que tout ira à merveille.

Puiſque nous y ſommes, dit le Roy, mettons-nous donc au plutôt en état que la Reine nous faſſe une infidélité. Sire, dit le Cuiſinier? Quoi, dit le Roy? Pourquoi votre Majeſté dit-elle *nous*? Les infidélités de la Reine vous regardent tout ſeul; je n'entre pour rien là-dedans. J'ai tort, dit Splendide, mais c'eſt une expreſſion. Allons, dit Panſeronde, l'oracle a dit que c'eſt entre vos bras qu'il faut qu'elle vous trahiſſe; je vais

vous étendre dans ſon lit, vous ſerez-là à la ſource des infidélités.

Auſſitôt Panſeronde ayant levé la couverture étendit le Roy tout de ſon long ſur le matelas. Sire, dit Panſeronde, vous voilà blanc comme de la neige. Je crois que la Reine aura bien du plaiſir à vous deſenchanter. Cherche, dit Splendide, un peu d'eau de fleur d'orange, & en répans ſur moi, afin de la mettre en goût encore davantage. En voilà, dit Panſeronde; mais nous faiſons peut-être une ſottiſe. L'eau de fleur d'orange chaſſe les vapeurs, & les vapeurs de la Reine pourroient

vous êtes favorables. Oh! dit le Roi, avec des vapeurs ou ſans vapeurs, cela ira bien.

Panſeronde, après avoir bien rivé ſon maître, remit ſur lui la couverture & demeura fort content de le voir preſque arrivé au port.

A peine avoit il achevé ce petit ménage, que la Reine entra. Il ne voulut pas l'avertir de ce qui ſe paſſoit, de peur que par caprice elle ne voulut rien faire pour ſon Maître. Il vouloit même ſortir, mais elle le retint. Inſtruis moi, je te prie, lui dit-elle, où eſt ton Maître? Il eſt bien Madame, repondit le Cuiſinier, il y a mille gens qui

voudroient être à sa place, ne vous en inquiétés pas. Mais vous, Madame, poursuivit il, quelle idée vous a prise d'habiter un Palais, dont la solitude choque l'imagination? J'y suis venue par caprice, répondit la Reine, assis-toi là auprès de moi, je vais te conter comment cela s'est fait.

CHAPITRE XI.

Suite de l'Histoire d'Heterocli-te, & comment Panseronde voulut rendre service au Roi enchanté.

IL est inutile, continua la Reine, de te dire pourquoi

j'ai quitté mon mari, j'en ſuis quelquefois fâchée, il faut que je l'aime, car je me ſouviens encore quelquefois de lui, & tous les autres ſont oubliés dès qu'ils diſparoiſſent. J'ai trouvé en mon chemin un homme, dont j'ai d'abord été charmée : tu l'as vû, c'eſt celui qui étoit auprès de moi ce matin. Vraiment, dit Panſeronde, je le connois, c'eſt le pere du *Prince Chagrinant*. Voilà un vilain nom, dit la Reine, eh! qui eſt donc ce Prince ? Vraiment, dit Panſeronde, c'eſt celui qui vous a fâchée, en vous diſant qu'il nous avoit conté l'hiſtoire des bougies éteintes &

de la table renverſée ; il a (ſuivant lui-même) la bonne qualité de fâcher tout le monde ; c'eſt de là que ſon nom lui eſt venu. Me dis tu vrai, dit la Reine, un pareil caractere me revient aſſez, il faudra y faire réfléxion. Ah ! dit Panſeronde, nous voudrions bien que vous l'aimaſſiez, il pouroit nous rendre un grand ſervice. Comment cela, dit la Reine ? C'eſt qu'il faudroit, dit Panſeronde, que vous fuſſiez fâchée en même tems que vous ſeriez bien aiſe ; concevez vous cela ? Non, dit la Reine. Oh ! bien reprit le Cuiſinier, on m'a pourtant dit que cela arrivoit ſouvent, ainſi

ainſi il faut eſperer que tout ira bien. Pour revenir à ſon pere, reprit la Reine, tu m'avoueras que c'eſt une phyſionomie platte faite à plaiſir, un menton allongé le plus charmant du monde, des diſcours auſſi fades que ſa perſonne ; il m'a conduit dans ſon Empire, & là il me dit un jour, vous brillez ſeule dans ces belles retraites, & vous effacés tous les autres appas : mais belle Nymphe, les attraits languiſſent ſans les talens ; chantés, danſés, tous les cœurs vous ſeront ſoumis, plus vous aurez de qualités agréables, plus vous prêterez de traits à l'amour. je

choiſis de chanter, pourſuivit la Reine ; cela fatigue moins que la danſe : je vis tout le monde épris de ma voix : mais je fus choquée d'une choſe ; on ne m'applaudiſſoit que quand j'avois fini, & il y en avoit d'autres qui excitoient l'admiration avant que d'avoir commencé : j'ai renoncé à tout cela : le Roi de cet Empire qui eſt un grand Magicien, m'a fait élever par enchantement le Palais où nous ſommes, j'y commande en Souveraine, & auſſi-tôt je lui en ai défendu l'entrée, il n'y vient que lorſqu'il me prend fantaiſie de le voir pour m'amuſer. Je paſſe ici la vie la

plus charmante, on ne voit qu'un certain nombre de gens, on joue & on mange toujours avec les mêmes perſonnes, ce ſont toujours les mêmes contes, les mêmes plaiſanteries que l'on repete vingt fois, on n'a rien de nouveau à ſe dire: avec cela je fais enrager le plus qu'il m'eſt poſſible, ce Roi qui m'aime, ce cher viſage allongé qui me charme, je ſens cependant que cela ne me divertit pas autant que ſi j'étois avec mon époux, ſi je me trouvois ici ſeule avec lui, & qu'il vint de ces tems de pluye, où l'on ne peut ſortir, je crois que mon bonheur ſeroit parfait. Vous

penſez très-juſte, dit Panſeronde, une vie ainſi tranquille, ſur-tout à votre âge, eſt bien ſatisfaiſante, cela vaut mieux que toute cette variété du monde, qui ne mene à rien.

Heteroclite & Panſeronde finiſſoient cette converſation, lorſque deux femmes de chambre entrerent. L'une d'elles dit à la Reine, Madame, cette nuit on va au bal, voudriez vous vous habiller avant le ſouper. Je ne ſçai, dit la Reine, voyons... Oui, ajouta-t-elle, je le veux bien. Auſſi-tôt les deux femmes allumerent toutes les bougies d'un luſtre & les girandoles,

qui étoient dans la chambre ; & fermerent les volets pour parer la Reine en goût de nuit. On étala pluſieurs robes afin que la Reine pût choiſir. Panſeronde vouloit ſe retirer, mais la Reine le fit demeurer pour lui dire ſon avis ſur ſon ajuſtement.

Heteroclite après une premiere toilette, qu'elle fit dans un cabinet où Panſeronde n'entra pas, revint en répandant des odeurs charmantes. Elle ſe plaça dans un fauteuil à dos bas devant ſa toilette ; on la couvrit d'un grand peignoir & on la coëffa. Panſeronde fut ſurpris de l'adreſſe des deux femmes de la Reine.

Elles étoient jeunes & jolies, il étoit debout derriere elles, & le miroir faiſoit à ſes yeux le plus beau tableau qu'il eût jamais vû. Lorſque l'on eût mis à la Reine ſon rouge & trois mouches elle lui parut une Divinité.

Dès que ſa coëffure fut finie elle ſe leva, quitta ſon peignoir & ſa robe pour ſe faire chauſſer plus commodément. Elle s'aſſit ſur un grand canapé, delà elle décida qu'elle vouloit être miſe en bleu, parce qu'aux lumieres il paroît vert. On lui mit des bas bleus à coins d'argent & des ſouliers de même couleur ornés de diamans. Elle donna en badi-

nant un coup de pied à Panſeronde pour lui montrer la fineſſe de ſa jambe en attachant ſa jarretiere : elle ſe leva enſuite & ſe tint debout pour ſe laiſſer habiller.

Tandis qu'une des femmes de la Reine tenoit le corcet qu'elle avoit ôté, Heteroclite laiſſa tomber ſon jupon qu'elle avoit dénoué elle-même, & ſa chemiſe d'où elle avoit tiré ſes bras. On lui en préſentoit une autre délicatement de peur de la défriſer. Dans ce moment il vint en idée à Panſeronde de déſenchanter ſon Maître. Parbleu, dit-il en lui-même, ce ſera une choſe finie, & chacun m'en aura obliga-

tion. Il prit la Reine toute nue entre ſes bras, & au milieu des deux femmes de chambre il la porta ſur le lit, dont avec une main il releva la courtepointe. Mais finis donc, dit la Reine en ſe débattant; quelle folie eſt-ce là! Ne vous inquiétez pas, dit Panſeronde, vous allez voir que j'ai raiſon. La Reine qui ignoroit de quoi il étoit queſtion, repouſſoit vivement le Cuiſinier. Les deux femmes de chambre, en riant de toutes leurs forces, le tiroient par derriere : la Reine tomba ſur le parquet. Quand elle fut-là, Ma foi, dit Panſeronde tout eſſoufflé, dès que vous êtes à terre cela ſeroit

inutile, vous n'avez qu'à achever de vous habiller. Voyez, dit la Reine en se relevant, quelle fantaisie vient de lui prendre ? Dans la suite quand je m'habillerai vous ne resterez plus dans ma chambre ; regardez, il m'a toute défrisée. Oh ! dit une femme de chambre, cela sera bientôt réparé, mais il faut le chasser, sans cela nous n'en viendrions pas à bout. Panseronde reçut quelques soufflets qui n'étoient pas bien forts, & fut mis à la porte. Il regarda tendrement son cher Maître, & sortit en disant, si vous êtes encore là, vous voyez, Sire, que ce n'est pas ma faute.

CHAPITRE XII.

Qui montre combien la Reine étoit bonne, & où tout le monde (excepté le Lecteur) devient content.

LE ſoir pluſieurs Beautés parées pour le bal, s'aſſemblerent chez la Reine. Elles étoient accompagnées de quelques-uns de leurs favoris. La Reine parut bientôt après dans la Salle. Elle avoit une mante de taffetas bleu céleſte reliée de pierreries. Ses cheveux tomboient en ſerpenteaux ſur ſes épaules, & ſa

coëffure étoit composée d'une demi-couronne de diamans. Des girandoles à trois poires lui tomboient jusques sur les joues. Sa jambe fine étoit chaussée d'un bas bleu à coins d'argent, & son petit pied entroit à peine dans un soulier du même goût. Sa bouche étoit riante, & ses yeux brilloient d'un feu extraordinaire. Chacun lui fit compliment sur sa parure & sur sa beauté. Le Roy de la Caverne, qu'elle avoit envoyé chercher, paroissoit plus content avec son air long, que si on l'eût admiré lui-même.

Panseronde étoit à l'écart & n'osoit se montrer, sur-

toient à moitié tirés: Panſeronde ſe cacha dans une ruelle, & de-là il vit entrer la Reine à qui le Prince Chagrinant donnoit le bras.

Heteroclite s'aſſit ſur le lit, du côté oppoſé à celui ou étoit Panſeronde. Je veux (dit-elle) me repoſer; je ſerai plus à mon aiſe ici que ſur mon ſopha; je me ſuis trouvée mal à mourir, que je vous ai d'obligation de m'avoir reconduite juſqu'ici, j'ai un mal de tête inconcevable. Mes femmes ſont d'une maladreſſe, on m'a trop ſerré ma chauſſure, c'eſt ce qui m'a donné ce mal de tête là. Chagrinant étoit reſté debout devant

vant la Reine & ſans rien dire la regardoit avec des yeux remplis d'amour. Aimable Prince (pourſuivit-elle) défaites, je vous prie, mes boucles, tandis que j'ôte mes pierreries, je veux qu'il n'y ait que vous qui ſoyez auprès de moi.

En diſant cela, la Reine jettoit ſes diamans moitié ſur le lit, moitié à terre : elle ſe leva avec vivacité, ôta ſa mante qu'elle fit voler ſur un fauteuil, donna à Chagrinant des cizeaux en lui ordonnant de couper ſon lacet, elle mit un manteau de lit de taffetas blanc, ſe remit à ſa place & s'appuya le coude ſur ſon

tout à la Reine. Elle le remarqua, & dit à l'assemblée, en le regardant malicieusemenr, si je vous parois belle aujourd'hui, c'est à ce gros pâté que j'en ai obligation, il a assisté à ma toilette ; Panseronde fut charmé que la Reine prit ainsi la chose en riant, cela lui donna une grande espérance pour son maître.

Toute la compagnie se rendit dans un grand Salon où l'on se mit à table. Le repas étoit d'une magnificence extraordinaire, la Reine ne voulut point manger ; elle demanda du vin de Champagne dès les entrées, & n'en

but que deux verres, parce qu'on ne la contredit point. Enfin toute l'Assemblée partit pour le bal : le Cuisinier qui avoit assez dansé le matin avec son habit d'ours, demeura seul dans les Appartemens du Palais.

Ayant bien soupé à son tour, il entra dans la chamde la Reine, pour y entretenir le Roi, & y dormir en attendant le jour. Il marcha sans faire de bruit & se mit dans un fauteuil au chevet du lit. Il entendit son cher Maître qui parloit tout seul. Morbleu du maladroit, disoit-il, de laisser tomber la Reine, sans cela je serois à présent

hors d'affaire. Cela vous eſt bien aiſé à dire, repondit Panſeronde, elle a gliſſé entre mes mains comme une anguille : que ne la reteniez vous, Sire, n'étoit-ce pas à vous à m'aider ? Il y alloit plus du vôtre que du mien. Eh ! le pouvois-je, dit le Roi preſque en colere ? Tu m'as ſi bien rivé, que je ne ſçaurois remuer ni pied ni patte. Ma foi, Sire, reprit le Cuiſinier ne nous reprochons rien ; ſi la premiere nuit de vos nôces, vous n'euſſiez pas fait culbuter votre lit, nous ne ſerions pas où nous ſommes. Cela eſt bien différent, dit Splendide, je ſuis le maître, il m'eſt per-

mis d'être auſſi maladroit que je veux, ſans qu'on ait rien à me dire. Cela eſt juſte, dit Panſeronde, mais vous avez bien vû que la Reine ne ſe chagrinoit point de mes façons, elle vous auroit trahi avec moi, que vous n'en ſeriez pas plus avancé ; je ne ſuis pas homme à fâcher les femmes. Oh ! mon ami, dit le Roi, cela auroit pû t'arriver auſſi bien qu'à un autre : mais au reſte ne nous chagrinons point la Reine eſt au bal, j'ai une grande idée de demain matin.

Lorſque cette converſation finiſſoit, le Roi & ſon Favori entendirent un bruit de taffetas. Les rideaux du lit é-

oreiller. Venez, reprit-elle, je veux m'entretenir avec vous, de parler cela diſſipe le mal de tête. Vous m'aimez depuis long-tems; vous m'avez trouvée bien volage, mais ce qu'on m'a dit de vocaractere m'a charmée; je veux aujourd'hui vous rendre juſtice, vous êtes ſans contredit le plus aimable des mortels.

Chagrinant ne repondoit rien, approchez vous encore (dit Heteroclite en s'enfonçant ſur lit) aſſéiez vous auprès de moi; je veux voir ſi vos beaux cheveux bruns me ſieroient bien. Elle tira un miroir de ſes poches & les

jetta ſur le pied du lit. Approchez donc, dit-elle, votre tête de la mienne. Chagrinant lui obéit. Elle prit une partie de ſes cheveux qu'elle mit ſur ſa tête, ils tomboient pas boucles juſques ſur ſa gorge. Cela me fait à merveille, dit Heteroclite, que j'ai de regret de n'avoir pas les cheveux noirs! Mais regardez dans le miroir, votre viſage eſt tout auprès du mien, l'un n'efface pas l'autre.

Chagrinant, toujours ſans rien dire, écartoit ſes cheveux qui couvroient le ſein d'Heteroclite. Ah! dit-elle, vous touchez à cela... Ce ſont vos cheveux que vous arrangez, vous êtes le maître.

Cela commence à prendre couleur, (dit en lui-même Panſeronde) mais tant qu'il ne dira rien il ne fâchera pas la Reine. Seroit-il poſſible, (ajouta-t-il par réflexion) que l'on pût fâcher les femmes ſans leur rien dire ?

Allons, dit Heteroclite en jettant le miroir, j'ai aſſez parlé, mon mal de tête ſe diſſipe infiniment : je veux dormir, ajouta-t-elle en s'appuyant la tête ſur ſon oreiller : dites-moi quelque choſe pour m'amuſer, je vous tiens la main, je vous ferai ſigne de ceſſer quand je m'endormirai tout-à-fait. La Reine ferma les yeux à moitié, Chagrinant fut un

moment à la conſidérer d'un air paſſionné. Elle fit un petit ſoupir, ah!.... Enfin Chagrinant rompit le ſilence : Charmante Reine, dit-il, le feu dont je brûle pour vous eſt ſi violent..... qu'il me conſume tout entier... Que je ſuis malheureux!... J'entends du bruit. On vient troubler ma félicité.

Dans l'inſtant Splendide déſenchanté tira ſon bras qui étoit engagé ſous la Reine, & parut à côté d'elle. Ah! s'écria Panſeronde en ſortant de la ruelle, voilà l'oracle accompli. Il courut embraſſer Chagrinant avant que de faire compliment à ſon Maître;

vous êtes, dit-il, un aimable homme : oh ! je ſçavois bien que vous fâcheriez la Reine. Que nous vous avons d'obligation.

Chagrinant, ſurpris, ne diſoit rien. Vous pouvez nous parler, lui dit Splendide, le chagrin que vous pourriez me cauſer, ne l'emportera jamais ſur le plaiſir que vous venez de me faire. Heteroclite étonnée vouloit ſe lever. Oh ! Madame, lui dit Panſeronde, nous ne vous quitterons pas, nous vous tenons bien ; nous ne voulons plus devenir ni drap, ni ours, ni toutes ſortes d'autres belles choſes comme cela.

On vit alors entrer une femme masquée que suivoit le pere du *Prince Chagrinant*. Il étoit si occupé de celle qu'il accompagnoit, qu'il ne fit pas attention à ce qui se passoit dans la chambre. Où me conduisez-vous, disoit-il, Nymphe charmante? Je ne vous abandonne plus, je vous suivrois jusques sur les bords ténébreux : depuis dix-huit ans que je vous ai quittée, les remords dévorans ont sans cesse déchiré mon cœur ; revenez, amour, revenez, je reprens mes premieres chaînes pour ne les quitter jamais.

Ce discours fut interrompu par un éclat de rire que fit la

Nymphe : elle ſe démaſqua, & le pere de Chagrinant vit la Fée Riante ſa femme. Quoi, lui dit il d'un air interdit, ce n'eſt pas vous que je viens de trouver au bal, & que j'ai ſuivie juſqu'ici ? Pardonnez-moi, mon cher époux, dit Riante, c'eſt moi-même: raſſûrez-vous & écoutez-moi, je vais vous expliquer cette avanture.

Il y a dix-huit ans que vous m'aimâtes ſous d'autres traits que ceux que vous me voyez dans ce moment ; j'étois alors âgée de ſeize ans, blonde, adorable ſelon vous, enfin telle que vous venez de me trouver au bal il y a quelques momens, & telle que Panſeron-

de

de m'a vûe hier dans mes jardins. J'ajoutai foi aux ſermens que vous me fites, & je portois depuis trois mois dans mon ſein un gage de votre amour : je vis s'affoiblir votre tendreſſe, je vous vis prêt à me quitter. Pour me vanger de vous, je me changeai par mon art en une brune telle que vous me voyez ; je vous charmai ſous ces nouveaux traits, & vous m'épouſâtes. Six mois après ce mariage, vous le ſçavez, j'accouchai d'un fils qui vous fit allonger le viſage comme vous l'avez. Ce fils eſt le Prince Chagrinant que vous voyez, & pour vous prouver que je ne vous abuſe point,

voyez-moi devenir encore une fois cette aimable blonde, l'objet de votre premiere tendreſſe.

Auſſi-tôt Riante changea entiérement de figure, & charma tout le monde par ſa beauté. Que votre fils vous embraſſe, continua la Fée, & que votre viſage ſe racourciſſe d'autant de pouces qu'il étoit trop long. Le pere de Chagrinant embraſſa tendrement ſon fils & ſon épouſe, & ſa phyſionomie devint une phyſionomie ordinaire.

Pour vous, heureux Splendide, reprit la Fée, ſoyez réuni pour toujours à votre épouſe. Elle a été toute prête,

à la vérité, à vous être infidéle... Ah! puiſſante Fée, dit Heteroclite en l'interrompant, ſongez-vous à ce que vous dites? vous allez me faire *une tracaſſerie* avec mon mari. Non, non, dit le Roi, cela s'eſt fort bien paſſé. Il falloit, pourſuivit la Fée, accomplir un oracle reſpectable, & combien de femmes ont été plus loin ſans rendre à leurs maris un auſſi grand ſervice.

La Fée, pour rendre la joie parfaite, promit à ſon fils de lui ôter le don de chagriner tout le monde, & pour le conſoler de la perte d'Heteroclite, l'aſſûra qu'elle le marieroit inceſſamment avec la

Princeſſe *Virvouſte*, la perſonne la plus accomplie de ſon tems. Elle ordonna à Panſeronde de s'aſſeoir aux pieds du Roi & de la Reine, & toucha le lit de ſa baguette. Splendide, ſon épouſe & ſon favori, ſe trouverent à l'inſtant tranſportés dans le palais de Fainéancie. Le Roi acheva ce que Chagrinant avoit ſi heureuſement commencé, & vécut content avec Heteroclite, qui n'eut plus depuis cela que les caprices ordinaires.

Fin de la ſeconde Partie.

TABLE

DES CHAPITRES,

Contenus dans la Seconde Partie.

CHAP. I. *Suite de l'Hiſtoire de la Princeſſe Heteroclite & comment le malheureux Roi penſa être déſenchanté* Page. 1

CHAP. II. *De la rencontre que firent le Roi & Panſeronde en cherchant la caverne Raiſonnante, & de l'accident qui leur arriva.* 19

CHAP. III. *De la converſation qu'eut Panſeronde avec la Sybille au ſujet de la Caverne raiſonante.* 28

CHAP. IV. *Panſeronde retrouve*

ſon cher maître & des avantures que Splendide lui raconta. 38

CHAP. V. *Maniere de trouver les gens ſans ſçavoir ou ils ſont.* 52

CHAP. VI. *Hiſtoire de Torticolis.* 63

CHAP. VII. *Comment Panſeronde trouva la Reine avec le Prince Chagrinant.* 75

CHAP. VIII. *Où l'on voit que l'Auteur s'embarraſſe.* 86

CHAP. IX. *Qui ſervira au dénouement.* 94

CHAP. X. *Qui ſert à expliquer bien des choſes.* 109

CHAP. XI. *Suite de l'Hiſtoire d'Heteroclite & comment Panſeronde voulut rendre ſervice au Roi enchanté.* 118

CHAP. XII. *Qui montre combien la Reine étoit bonne, & où tout le monde (excepté le Lecteur) devient content.* 130

FIN.